A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

+ *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.

+ *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.

+ *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.

+ *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

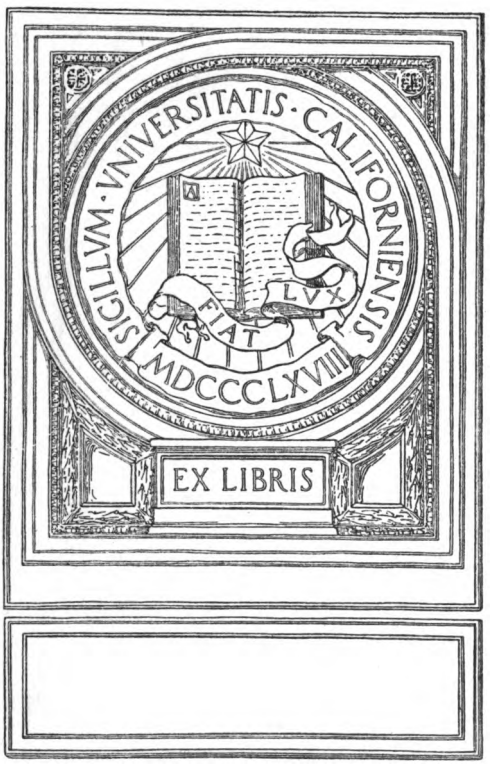
Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter `http://books.google.com` durchsuchen.

Der mundartliche Vokalismus von Basel-Stadt ...

Eduard Hoffmann

Digitized by Google

·FROM·THE·LIBRARY·OF·
·KONRAD·BURDACH·



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DER

MUNDARTLICHE VOKALISMUS

VON

BASEL-STADT

IN SEINEN GRUNDZÜGEN DARGESTELLT.

VON

EDUARD HOFFMANN.

BASEL.
ADOLF GEERING'S BUCHHANDLUNG.
1890.

Digitized by Google

BURDACH

UNIV OF
CALIFORNIA

G. Otto's Hof-Buchdruckerei in Darmstadt.

Digitized by Google

Dr. ALBERT LEITZMANN

ZUR ERINNERUNG AN

FREIBURG UND BERLIN

FREUNDSCHAFTLICHST DARGEBRACHT.

M88088

Digitized by Google

Digitized by Google

VERZEICHNISS

DER

ABKÜRZUNGEN UND BENÜTZTEN QUELLEN.

Andreas Ryff. — Autobiographie (1592), hrsg. von W. Vischer in: Beiträge zur vaterländ. Geschichte, hrsg. v. d. Histor. Gesellschaft in Basel, Bd. 9. (Andr. Ryff).

Basel im XIV. Jahrh., hrsg. v. d. Hist. Ges. Basel 1856.

Behaghel, Geschichte der deutschen Sprache, in: Grundriss der germ. Philologie, hrsg. von Paul. Strassburg 1889 ff. (Behaghel Gesch. d. d. Spr.)

Beiträge zur Geschichte d. deutschen Sprache u. Litteratur, hrsg. von H. Paul u. W. Braune. (Beitr.)

Bosshart, Die Flexionsendungen des schweiz. Verbums etc. Frauenfeld 1888. (Bossh.).

BsLd. = Dialekte von Basel-Land.

BsSt. = Mundart von Basel-Stadt.

Dieffenbach und Wülcker, Hoch- und niederdeutsches Wörterbuch der mittl. u. neueren Zeit etc. Basel 1885. (Dieff. u. W.)

Frommann — Die deutschen Mundarten, hrsg. von Karl Frommann.

Fridolin Ryff — Die sog. Chronik von Fr. Ryff (1514—1541), hrsg. von W. Vischer in: Basler Chroniken, Bd. I. (Fr. Ryff.)

Germania, begründet v. F. Pfeiffer, jetzt hrsg. v. O. Behaghel. (Germ.)

Graff, Althochdeutscher Sprachschatz. Berlin 1834—1842. (Graff.)

Grimm, Jac. u. Wilh., Deutsches Wörterbuch. (DWb.)

Heusler, Der alemannische Konsonantismus in der Mundart von Basel-Stadt. Strassburg 1888. (Heusl.)

Heimburger, Grammatische Darstellung der Mundart des Dorfes Ottenheim, Beitr. XIII, 211 ff. (1888). (Heimb.)

Hunziker, Aargauer Wörterbuch in der Lautform d. Leerauer Mundart. Aarau 1877. (Hunziker.)

Idiotikon, Schweizerisches, hrsg. v. Staub, Tobler, Schoch u. Bruppacher. Frauenfeld 1886 ff. (Id.)

Digitized by Google

Inventarium über d. Hinterlassenschaft des Erasmus vom 22. Juli 1536. Ms. sub CIII, 19 (fol. 102a bis 106a) der öffentl. Bibliothek in Basel. Erschienen in e. Sonderabdruck ohne Jahreszahl. (Inv.)

Kauffmann, Gesch. d. schwäb. Mundart im Mittelalter und in der Neuzeit. Strassburg 1890. (Kffm.)

Karth. — Aufzeichnungen eines Basler Karthäusers aus d. Reformationszeit (1522—1532), hrsg. v. W. Fischer, Basler Chroniken I, 429 ff.

Leitzmann, Zur Laut- und Flexionslehre von Grieshabers Predigten, Beitr. XIV, 473 ff.

Ma. = Mundart; Maa. = Mundarten.

Mankel, Die Mundart des Münsterthales, Strassburger Studien II, 113 ff. (Mankel.)

Platter, Thomas, Briefe an seinen Sohn Felix, hrsg. von Ach. Burckhardt. Basel 1890. (Pl. Br.)

Rechtsquellen von Basel Stadt u. Land. Basel 1856. (R.Q.)

Schmeller, Die Mundarten Bayerns, gramm. dargestellt. München 1821. (Schm. Maa.)

Schmeller, Bayerisches Wörterbuch, 2. Aufl., besorgt von Frommann. München 1869—78. (Schm. Wb.)

Seiler, Die Baseler Mundart. Basel 1870. (Seiler.)

Sievers, Grundzüge der Phonetik, 3. Aufl. Leipzig 1885. (Sievers, Phon.)

Spreng, Idioticon Rauracum (1760) Ms. sub A. A. I. 3 der öffentl. Bibliothek in Basel. (Spreng.)

Stalder, Versuch e. schweiz. Idiotikon. 2 Bde. Aarau 1812. (Stalder.)

Stickelberger, Lautlehre der lebenden Mundart der Stadt Schaffhausen (nur Vokalismus). Leipz. Diss. Aarau 1881. Der Konsonantismus Beitr. XIV, 381 ff. (Stick.)

Tobler, T., Appenzellischer Sprachschatz. Zürich 1837. (Tobler, App.)

Urkundenbuch der Stadt Basel, I. Th., hrsg. von R. Wackernagel und R. Thommen. Basel 1890. (Urk.)

Weinhold, 1) mhd. Grammatik. Paderborn 1877. (Weinh. mhd. Gr.) 2) alemanische Grammatik. Berl. 1863. (Weinh. al. Gr.)

Winteler, Die Kerenzer Mundart des Kantons Glarus etc. Leipzig u. Heidelberg 1876. (Winteler.)

Zeitschrift für deutsches Altertum etc., begründet von M. Haupt, jetzt hrsg. von E. Steinmeyer. (ZfdA.)

Digitized by Google

A. EINLEITUNG.

I.

SPEZIALISIERUNG DES IDIOMS.

§ 1. Bei der Behandlung eines städtischen Idioms hat man von vornherein mit einem Faktor zu rechnen, der für eine völlig isolierte Mundart nicht in Betracht kommen kann: es ist dies die von den sozialen Unterschieden bedingte sprachliche Spaltung.

Mehr vielleicht, als andere Städte, ist von einer solchen sprachlichen Divergenz Basel betroffen. Eine Hauptursache davon liegt in dem so stark entwickelten industriellen Leben dieser Stadt. Es mag daher vor allem nötig erscheinen, genau zu definieren, was wir hier unter Basler Mundart zu verstehen haben, da nicht Alles, was in Basel gesprochen wird, auf diesen Begriff im strengen Sinne ein Anrecht hat.

Abzusondern sind vorerst die arbeitenden Klassen welche, aus der näheren und ferneren Umgegend zusammengeströmt, grösstenteils aus Niedergelassenen bestehen. Ihre Wohnungen umschliessen wie ein Ring die ganze Stadt, und in solchen Aussenquartieren kann man oft das bunteste Gemisch von Dialekten aus dem Südbadischen, Elsass, Basel-Land, Aargau etc. wahrnehmen. Selbstverständlich werden dann auch die Kinder, welche oft von verschieden redenden, zugewanderten Eltern geboren sind und dann die Basler Schulen besuchen, selten zu einer völlig reinen Mundart gelangen. Daher kommt es auch, dass vorzugsweise in den Volksschulen jene von fremden Bestandtheilen vielfach durch-,

Digitized by Google

setzte Sprache gehört wird, die von der echten Mundart oft gerade in den wichtigsten und bezeichnendsten Punkten abweicht. Auf diese Weise hat im Laufe der Zeit die Sprache ganzer Volksschichten ein so eigentümliches Gepräge gewonnen, dass Standesunterschied mit Sprachunterschied in Basel so viel wie gleichbedeutend geworden ist.

Diesem zersetzenden Einflusse steht aber ein erhaltendes Moment gegenüber; es ist dies der in den Bürgenklassen ausserordentlich rege Familienverkehr. Denn wie das Familienleben in der Gesellschaft den Grundstock der Sittlichkeit bildet, so ist es auch für die Sprache in gewisser Hinsicht eine Schutzwehr gegen allerhand störende Einwirkungen von aussen. Dabei ist nun besonders wichtig, dass nicht nur innerhalb der engeren Familie, sondern im ganzen Umkreise der Verwandtschaft die freundschaftlichsten Wechselbeziehungen durch regelmässige Zusammenkünfte, die sogenannten „Familientage“ aufrecht erhalten werden, und hier ist es nun, wo wir die wahre Pflegstätte der ungestört sich entwickelnden Mundart zu suchen haben, wie sie sich von Vater auf Sohn und Enkel fortpflanzt.

Nicht dass die Sprache etwa unter solchen Umständen ihrer Entwicklungsfähigkeit verlustig ginge — wäre es doch trotz dem strengsten Festhalten an der herkömmlichen Ausdrucksweise, wie sie von älteren Leuten fortwährend gepredigt wird, schlechterdings ein unerhörtes Faktum, dass eine Sprache völlig in ihren traditionellen Formen erstarrte — aber die Familie wird doch stets die reinste Quelle bleiben, aus der jüngere Generationen immer wieder schöpfen können, wenn durch Einfluss von Schule und Bildung die Begriffe eines echt heimischen Idioms zu schwinden beginnen.

§ 2. Wenn wir soeben die Sprache des Bürgers derjenigen des Niedergelassenen gegenübergestellt haben, so haben wir damit nur die stärksten Gegensätze bezeichnet, denn auch innerhalb der bürgerlichen Stände selbst ist weiterhin ein Unterschied in der Redeweise bemerkbar.

Es hiesse zwar zu weit gehen, wenn man eine bestimmte Grenze ziehen und sogar, wie es oft dilettantisch genug ge-

Digitized by Google

schieht, den einzelnen Quartieren besondere Eigentümlichkeiten zuschreiben wollte. Freilich mögen gewisse Stadtteile von andern in der Art zu sprechen divergieren — so hauptsächlich im Tonfall —, aber auch hier wieder ist es mehr der soziale Unterschied, der in Betracht zu ziehen ist. Denn dieser bedingt in jeder Stadt auch stets bis auf einen gewissen Grad die lokale Assoziation der Stände.

So ist z. B. die Gerbergasse zu dem Rufe gekommen, eine besonders plumpe und näselnde Sprache zu reden, obschon ich überzeugt bin, dass sie denselben nicht mehr als manche andere Strasse verdient. Aber gerade dieses Näseln ist mit ein Charakteristikum für gewisse Stände geworden.

Auf der anderen Seite steht das sogenannte *dærə*, wie man es in alten Familien und vorzugsweise bei Frauen hört. Es ist unter diesem Ausdrucke nicht nur das Gedehnte der Aussprache verstanden, sondern auch der eigentümlich gepresste Akzent, wobei der Tonvokal eines Wortes oft so tief hinuntergedrückt wird, dass er einen Augenblick den Stimmton verliert und mit Spiritus lenis wieder neu einsetzt, z. B.:

wörtlich: „eh, nein, was du nicht sagst“ = ei, was sagst du da!

§ 3. Betreffs der Vokale sind es besonders die *ö*- und *ü*-Laute, welche in der plumperen Sprache hie und da ihre charakteristische Wandelung zu *e* und *i* einbüssen, eine Erscheinung, die wohl mehr dem Einfluss der übrigen schweizerischen Dialekte, als der Schriftsprache zuzuschreiben ist. So hört man häufig: *šœn, šlüssl* etc. statt *šę̄n, šlį̄ssl*. *a* hat oft einen dumpfen, nach *o* hin liegenden Klang *å*: *wåssər, grås*.

Es wäre unmöglich, all die feineren Nüancierungen, die nicht zum geringsten Teil in das Gebiet der modulatorischen und chromatischen Betonung schlagen, aufzuzählen; auch lägen solche Erörterungen ausserhalb des Rahmens dieser Abhandlung.

Digitized by Google

§ 4. Was aber am meisten den Gebildeten von dem weniger Gebildeten -- ich spreche natürlich nur von geborenen Baslern — unterscheidet, ist die Aussprache der Fremdwörter. Bei letzterem nämlich, der die ursprüngliche Gestalt des Worts nicht kennt, wird jeder Laut den Gesetzen der Mundart angepasst und so der volkstümlichen Sprechweise gerecht gemacht. Für den Konsonantismus wie für den Vokalismus bieten diese Fremdwörter viel Interessantes, vornehmlich in den unbetonten Silben, wo die Reduktionsgesetze ungeachtet der Entlehnung im ganzen Umfange ihrer Wirkung eintreten.

So hören wir:

'karĭsíərə (franz. caresser) gegenüber feinerem *'karessíərə*
'koləsál neben *'kolossál*
'kundór — *'kontór* (comptoir)
dišgəriərə — *diškuriərə*
därbədín — *'tärpäntĭn*
'kunsldíərə — *'konsultiərə*
äkšgi̯sĭ — *ęksgi̯sĭ* (excusez)
gĭnásiu̯m — *gimnásiu̯m*.

§ 5. Gewisse fremde Elemente gewinnen auch in dem sogenannten „reinen" Dialekt nach und nach Boden, und vor allem ist es der Einfluss der Schriftsprache, der sich durch Vermittlung der Schule geltend macht. Ich erwähne nur beispielsweise die Endungen *-ung* und *-niss* — wenn letztere nicht in der Unbetontheit aus *-nuss* entstanden (s. Excurs § 238) —: *tsi̯ttuñn̄* st. *tsi̯ttĭg* „Zeitung", *bĭgrę̆pnĭss* st. *grę̆pnuss* „Begräbniss". Auch hört man z. B. vielfach: *ərlöüχtət* od. *ərleiχtət* st. *bilīχtət* „erleuchtet" etc.[1]

Nach den obigen Erörterungen sind es also, abgesehen von der Aussprache der Fremdwörter, vorwiegend die gebildeten Stände, welche die reinste Lautform der Mundart aufweisen. Es ist daher diese Sprache der nachfolgenden Abhandlung zu Grunde gelegt.

---

[1] Über die allgemeine Beeinträchtigung des mundartlichen Wortschatzes u. s. w. vgl. Heusler, Vorwort.

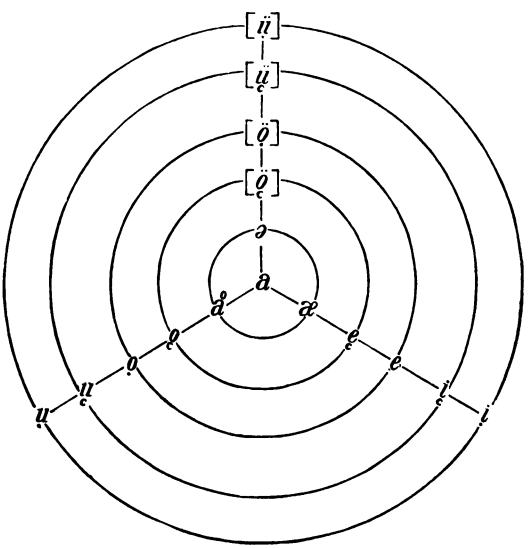
Digitized by Google

II.
LAUTSTAND.

§ 6. Die Mundart von Basel-Stadt besitzt folgende Vokale:
Einfache: *a ā ę̆ ę̄ ę̣ ı̆ ı̄ ı̣ ı̄ ǫ̆ ǭ ǫ̣ ŭ ū ų̆ ų̄ ų̣ ä æ ə*
Diphthonge: *ai ei iə uə au.*

Bemerkungen. Untergesetzter Haken bedeutet offene, untergesetzter Punkt geschlossene Qualität des Vokals. In herkömmlicher Weise habe ich also offenes *e* (= frz. *è*) mit Haken bezeichnet. Heusler ist aus mir unbekannten Gründen davon abgewichen und hat vielmehr das breite, stark nach *a* hin neigende *æ*, *ä* durch *ę* transskribiert, was zu Konfusionen führen kann. *æ* ist Länge, *ä* Kürze desselben Lautes, *ə* ist der reduzierte Vokal, gleich dem *e* in frz. *le*; je nach seiner Umgebung kann derselbe auch heller werden.

§ 7. Zur Veranschaulichung der Vokalquantitäten und ihrer wechselseitigen Beziehungen stelle ich hier folgendes auf dem Winteler'schen beruhendes Vokaldreieck auf.



Zur Erklärung des Vokaldreiecks.

Die in eckige Klammern gesetzten Vokale kommen echt mundartlich nicht vor. *æ* ist der offenste, gegen *a* hin liegende *e*-Laut. *å* habe ich im Verlaufe der Abhandlung nie angewendet, obschon es im Dialekt vorkommt; es ist ein verdumpftes *a* oder sehr offenes *o*. *ə* ist seiner Färbung nach gegen *ö* hin liegend. Langer Vokal mit derselben Artikulation ist mir in der Mundart nicht bekannt.

Digitized by Google

B. ALLGEMEINES ZUM VOKALISMUS.

1.
DIE QUALITÄT BETREFFEND.

1. VOKALVERSCHIEBUNGEN.

§ 8. In Bezug auf die qualitativen Verschiebungen unter den Vokalen lässt sich ein gewisser Parallelismus wahrnehmen; es stellen sich *i*, *u* einerseits und *e*, *o* andrerseits näher zu einander.

§ 9. Die mhd. Längen *ī*, *ū* behalten in der Verkürzung, die Kürzen in der Längung ihren ursprünglichen Charakter bei, ebenso vor *r*; es heisst also: *rɪ̈ttə* (mhd. rīten), *brʊ̈tt* (mhd. brūt), aber *wɪ̭dər* mit offenem *i* (mhd. wīder), *štʊ̭be* (mhd. stūbe); *lɪ̄rə* (mhd. līre) „Leier, monotone Melodie", *mʊ̄rə* (mhd. mūr).

§ 10. *e* und *o* dagegen nehmen in der Kürzung offene, in der Längung geschlossene Qualität an: z. B. *ər frǫ̈kt* (mhd. er vrāget),[1] *hę̄bə* (hëben), *lǭsə* (lôsen) „horchen"; *r* bewirkt Offenheit: *ę̄r* (ēre) „Ehre", *rǭr* (rōr).

§ 11. *ā* wird zu *ǭ* s. § 169.

§ 12. *ö*, *ü* verschieben sich, wie in vielen deutschen Mundarten zu *ę*, *ɪ* bezw. *ę̭*, *ɪ̭*, je nach dem sie aus langem oder kurzem Vokal hervorgegangen sind oder vor *r* stehen:

šę̄n (schoene), *bɪ̄lə* (biule) „Beule", *fę̄gəlĭ* (vögellīn), *ɪ̭bər* (über), *štę̭rə* (stoeren), *fɪ̭r* (viur) „Feuer", *fę̭χtə* (vörhten) „fürchten", *fɪ̭r* (vür) „für".

§ 13. Auch die Diphthonge sind einer Verschiebung unterworfen und zwar haben sie alle die Tendenz, mit dem einen oder andern Bestandteil offener zu werden (d. h., wenn wir uns obiges Vokaldreieck vergegenwärtigen, um eine oder zwei Stufen nach *a* hinzurücken). So wird aus älterem *ęi*: *ai*,[2] z. B. *aigə* (eigen). Dass die Aussprache *ęi* in älterer

[1] Über diese Erscheinung vgl. § 94 Anm. Kürzung von ursprünglichem *ē* kommt in Basel-Stadt nicht vor.

[2] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 30.

Digitized by Google

Zeit auch in unsern Gegenden muss gegolten haben, ersieht man vor allem aus den vielen Mundarten, welche heute noch den ursprünglichen Laut aufweisen, z. B. in Bern *ęigə*, *męi* (meie) „Mai", *χęisər* (keiser) „Kaiser". Einen zweiten Beweis liefert der Lautwandel des Diphthongen *öü* > *ai* (s. u. § 17). Mhd. *ou* entwickelt sich zu BsSt *ąu*[1]: *bąum* < *boum*. Auch hier hört man noch in vielen Dialekten *ǫu*. Mhd. *ie* (wohl *įe*, wie jetzt noch in manchen Gegenden) > *įə*. In mhd. *uo* > *ųə* haben sich beide Bestandteile verschoben, *ų* > *ų* und *o* > *ə*. *u* nehme ich für die ältere Sprache auch wieder darum als geschlossen an, weil es vielfach in heutigen alemannischen Mundarten noch so gesprochen wird.

§ 14. Mhd. *ī* im Hiatus (d. i. *íį*) > *ęį*. *snīen* > *šnęįə*.

§ 15. Mhd. *ū* im Hiatus (d. i. *úų*) > *ou* > *ąu*. Die jetzige Generation spricht fast allgemein *ąų*: *bąųə* (būen, büwen), während man bei alten Baslern noch durchgängig *ǫu* hört. *šnęįə* etc. dagegen hat sich durchgängig bewahrt, ein **šnaįə* ist nicht zu hören.

§ 16. Ein Analogon zu diesen Verhältnissen finden wir in der naiven Aussprache des Schriftdeutschen durch den Basler. So wird *męin* (mīn) *ręibən* (rīben), aber *klain* (kleine) *mai* (meie) *haiss* (heiz) gesprochen; bei *ū* hat ebenfalls die ältere Mundart *'tǫubę* (tūbe) *šǫum* (schūm) aber *gląubən* (gelouben) *frąu* (vrouwe), die neuere dagegen ohne Unterschied *'tąubę* und *gląubən*.

§ 17. Interessant ist der oben (§ 13) erwähnte Diphthong mhd. *öü* > BsSt *ai*: *fraid* (vröüde) *raibər* (röubære). Er giebt uns nämlich ein Mittel zur Bestimmung der Chronologie solcher Vokalverschiebungen an die Hand. *ai* konnte nur durch *ęi* aus *öü* entstanden sein; *ö* + *ü* aber wird, wie wir gesehen haben (§ 12), in BsSt. ganz gesetzmässig zu *ei* und dieses wiederum nach § 13 zu *ai*; es muss also der Übergang *ö* > *e*, *ü* > *i* stattgefunden haben, ehe der Diphthong *ei* seine Entwickelung zu *ai* begonnen hatte.

---

[1] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 30.

Digitized by Google

§ 18. Ähnlich liegen die Verhältnisse bei mhd. Hiatus-*iu* (d. i. *üu̯*) das zu *ęi̯* wird: *riuwen* > *rę̈i̯ə*. Anzusetzen ist wohl die Reihe *üu̯* > *öu̯* > *ęi̯* (nicht *üu̯* > *iu̯* > *ęi̯*). Nur hat sich dieses *ęi* nicht mehr zu *ai* weiter entwickeln können, da es eine längere Wandelung des Lautkomplexes hinter sich hatte, als das direkt aus altem *öü* entstandene; es musste sich also das alte *ęi* schon merklich gegen *ai* hin verschoben haben, als die Entwickelung Hiatus-*iu* > *ęi* ihr Ende erreicht hatte; letzteres steht daher gesetzmässig eine Stufe hinter dem *ai* < mhd. *ei* zurück.

§ 19. Zur Chronologie der Verschiebungen möge folgende Übersicht dienen:

a. *uu̯* > *ou̯*
1. b. *iu̯* > *ęi̯*
c. *üu̯* > *öu̯*
2. *öu̯* > *ęi̯* (bezw. *ö* > *e*, *ü* > *i*)
3. *ęi* > *ai*.

1 a, b, c fallen noch in die Zeit vor 1500 und mögen ungefähr gleichzeitig vor sich gegangen sein; sie sind daher über einen grossen Theil des alemannischen Gebiets verbreitet. 2. und 3. sind später und in oberdeutschen Dialekten seltener.

2. UMLAUT.

§ 20. Unter den qualitativen Veränderungen ist der Umlaut dasjenige Gebiet, auf dem sich die Wirkung der Analogie am meisten geltend gemacht hat. Lange hat man die dadurch hervorgerufenen scheinbaren Unregelmässigkeiten den Einflüssen benachbarter Konsonanz zugeschrieben,[1] ohne jedoch durch eine solche Erklärung zu befriedigenden Resultaten gelangt zu sein.

Von der Existenz eines sekundären, spätern Umlauts hat man schon früher gewusst,[2] aber eine methodische Untersuchung hat eigentlich erst in neuester Zeit die dankenswerte

[1] So z. B. Luick, Beitr. XI, 492 ff.

[2] Franck Z. f. d. A. 25, 224 f. Kauffmann, Der Vokalismus des Schwäbischen in der Mundart von Horb (Marb. Habil. 1887).

Digitized by Google

Arbeit von Heusler (Zur Lautform des Alemannischen Germ. 34, 112 ff.) gebracht.[1] Er weist zum ersten Mal mit Bestimmtheit darauf hin, dass die Abweichungen von der ursprünglichen Qualität ihre Ursache in dem Analogiezwang der einzelnen Formenkategorien haben, und dass dieser der Hauptfaktor ist, mit dem man bei der systematischen Behandlung des Umlauts zu rechnen hat.

§ 21. Doch möchte ich gewisse wechselseitige Beziehungen der verschiedenen Ableitungskategorien eines und desselben Wortes nicht absolut leugnen. Heusler spricht sich a. a. O. S. 114 folgendermassen aus: „das ‚grammatische Bewusstsein' für den Umlaut, d. h. für den mit einem funktionellen Wechsel Hand in Hand gehenden lautlichen Wechsel von *a* und *ę* bezw. *ę* (unser *ä*) ist nur innerhalb der einzelnen grammatischen Reihen lebendig", und doch muss er S. 118 bei der zweiten Reihe annehmen, dass die *e*-Plurale völlig Hand in Hand gehen mit den *e*-Deminutiven, obschon bei beiden eigentlich das sekundäre *ä* (sein *ę*) die Oberhand gewonnen hat. So heisst es von *glās* pl. *glę̄sər* Dem. *glę̄slĭ* Adj. *glę̄sĭg*, von *sakk* pl. *sę̆kk* Dem. *sę̆kklĭ* verb. *sę̆kkələ* „nach dem Sacke riechen" etc.

Es kann also beim Sprechen das funktionelle Bewusstsein gegenüber dem lautlichen unter Umständen in den Hintergrund treten.

§ 22. Der Umlaut von *a*, der vorzugsweise Schwierigkeiten bietet, werde hier vorangestellt; und zwar versuche ich in folgendem Verzeichnis eine möglichst vollständige Übersicht der alten und neuen Umlautskategorien zu geben.

Vorbemerkung. Um etwaigen Misverständnissen vorzubeugen, mache ich darauf aufmerksam, dass ich auch bei den unten folgenden

---

[1] Dort siehe auch die ältere Litteratur über diesen Gegenstand. Germ. 34, 194 ff. ist erschienen: Bohnenberger, Schwäb. *ę* als Vertreter von *a*, gleichfalls ein beachtenswerter Beitrag zur Geschichte des Umlauts. Jetzt vgl. man auch Kffm. §§ 126. 63 mit reichem Material (Anm. 1). Hiebei ist vorzugsweise die Orthographie im Stadtrecht von Augsburg hervorzuheben, welche auffallend zu der heutigen alemannischen Aussprache stimmt.

Digitized by Google

Beispielen die phonetische Transskription und Lautbezeichnung durchführe. Das alte Umlauts-*e* wird sonst von den Grammatikern als geschlossenes bezeichnet, gleichviel, ob es kurz oder lang ist. Dieses *e* ist in BsSt bei Kürze offen *(ę̆)*, bei Länge geschlossen *(ę̄)*. Beide unterscheiden sich vom alten *ĕ*, dessen mundartlicher Vertreter bei Kürze *ă*, bei Länge *æ*, also ein breiter, nahe bei *a* liegender Laut ist und in der Aussprache mit dem *ă* des sekundären Umlauts zusammenfällt. Demnach primärer Umlaut[1] z. B. *brę̆nnə, glę̄sər*; sekundärer[2]: *gläχtər* „Gelächter", *wægə* pl. *wagen*.

§ 23. Von den bei Braune. ahd. Gr. § 27, 2 aufgestellten umlauthindernden Konsonantenverbindungen sind auch in dem heutigen Dialekt noch Spuren vorhanden, wenn auch ihre Wirkung durch die Macht der Analogie vielfach aufgehoben ist.[3] So *lb* in *'kälbər* (s. u. No. 5), *lg* in *bälg* (Nr. 3), *rw* in *færbə, gærbə* (No. 1), und namentlich *ht* in *gmäχt, gšläχt* (No. 2), *näχt, mäχt* (No. 4), *mäχtig* (No. 15), *fərmäχtniss* (No. 16), *häχt* (No. 21). Alle diese *ä* sind das Produkt eines sekundären Umlauts; wo dagegen vor jenen Konsonantenverbindungen *ę̆* oder *ę̄* steht, ist der lautgesetzliche Vokal der Analogiewirhung gewichen.

1. Schwache Verba.

a. Primär:

§ 24. *dę̆kkə* (ahd. decchen)
štrę̆kkə (strecchen)
wę̆kkə (wecchen)
šę̆llə (scelen) „schälen"
tsę̆llə (zellen) „zählen"
wę̆llə (wellen) „wallen machen", speziell „Milch kochen"
wę̆llə (wellen) „wollen", vgl. Sievers Beitr. IX, 564
štę̆llə (stellen)
hę̆ldə (helden) „neigen"
fər-'kę̆ltə (mhd. er-kelten) „erkälten"
wę̆ltsə (welzen) „wälzen"

---

[1] Kffm. § 65.
[2] Kffm. § 66.
[3] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 24. Kffm. § 68.

Digitized by Google

šmĕltsə (smelzen)

šwĕmmə (mhd. swemmen)

brĕnnə (brennen) eigentlich „brennen machen“ zu brinnen. Die ursprüngliche Bedeutung tritt noch hervor in: *säññən und brĕnnə* „singen und brinnen machen“ oder: *ər brĕnnt e liəχt* „er lässt ein Licht brennen“.

rĕnnə (rennen) „rinnen machen“, jetzt aber nur noch in nhd. Bedeutung.

'kĕnnə (-kennen)

hĕftə (heften)

glĕpfə (bechlepfet Graff IV, 556) „knallen“

šĕpfə (scephen) „schöpfen“

*wēr*ə[1] (uuerian) „wehren“

špērə (sperren)

wērmə (uuarmen)

ērbə (erben Graff I, 407)

štērkə (sterchen)

rĕttə (-retten)

wĕtsə (wezzen)

sĕtsə (sezzen)

nĕtsə (nezzen)

mĕštə (mhd. mesten) „mästen“

šwĕχχə (mhd. swechen) „schwächen“.

§ 25. Vor Nasalverbindungen tritt *ä* ein (§ 157), derselbe Laut, wie wir ihn beim sekundären Umlaut treffen.

'kämpfə (chemphen)

dämpfə (demphen)

gšändə (-scenten) „ausschelten“

häñkə (henchen) „hängen“ tr.

šäñkə (scenchen)

dränkə (trenchen)

gläntsə (mhd. glenzen)

läññə (mhd. lengen) „reichen, ausreichen, darbieten“

tswäññə (dwengen).

---

[1] Vor *r* tritt bei *o, e* stets Dehnung und Offenheit ein.

Digitized by Google

§ 26. In *wäššə* (wascan) „waschen“ ist das *ä* durch die Spirans erzeugt, wie in *däššə, fläššə, äššə* (s. § 176).

b. Sekundär:

§ 27. *fœrbə* (fareuuen) „färben“
gœrbə (garauuen) „gerben“.

2. Neutra (ehem. *ja*-Stämme).

a. Primär:

§ 28. *bętt* (betti)
nęts (nezzi)
gsēts (*gisezzi)
gfęll (givelli) „glücklicher Zufall“
mēr (meri) „Meer“
ērb (erbi) „das Erbe“
hēr (heri) „Heer“
bērĭ (beri) „Beere“
hęftī (hefti) „Messerheft“.

§ 29. Vor Nasalverbindungen:
änd (endi)
ęläänd (elilenti).

b. Sekundär:

§ 30. Vor *ht*:
gmäχt (gamahti)
gšläχt (gislahti)
gšäft kann mit seinem *ä* nicht auf ahd. kascefti (K) zurückgehen, sondern ist wohl durch Einwirkung der Schriftsprache zu erklären.

3. Maskulina (*ja*- und *jan*-Stämme).

a. Primär:

§ 31. *štęttər*[1] (*statari) „Städter“
sętsər (sezari)
jēgər (jagari) „Jäger“
šlēgər (slahari), z. B. in *dǭtšlēgər* „Totschläger, Knittel“.

[1] Über diese nomina agentis vgl. Bohnenberger, Germ. 34, 200.

Digitized by Google

§ 32. Vor Nasalverbindungen:

säññər (sangari)
'kämmərər (kamerari) ist wohl Fremdwort.
špäññlər (mhd. spengler) „Blechschmied".

Vielleicht hat das *ä* in diesen Fällen seine Entstehung auch dem sekundären Umlaut zu verdanken.

b. Sekundär:

§ 33. Vor *ht*:

wäχtər (wahtari)
fəräχtər (*-ahtari) „Verächter"
dräχtər (trahtari) „Trichter".

Vor *rw*:

fœrbər (*varuuari).

Ferner:

grœbər (grabari)
drœgər (tragari)
wœrtər (wartari)
šäχχər (scahhari)
räχχər (rahhari).

§ 34. Neue Ableitungen sind ohne Umlaut gebildet:

šuəmaχχər „Schuster"
laχχər „Lacher"
úffbassər „Aufpasser"
drābər „Trabpferd".

§ 35. Ebenso die Formen mit ursprünglichem Zwischenvokal:

sattlər (satulari)
wāgnər (waganari)
pflaštərər (mhd. pflasterer)
gārtnərə-tsumft (ahd. gartenari) „Gärtnerzunft"; aber Simplex *gœrtnər*.

§ 36. Primäre *jan*-Stämme sind:

ę̄rb (erbio) „der Erbe"
mę̄rts (marceo gl. K) „März".

Digitized by Google

Plurale von *i*-Stämmen.

a. Primär:

§ 37. *nęšt* (esti) „Äste“
gęšt (gesti)
sękk (secchi)
sęft (sefti)
sęts (sezzi) „Sätze“
šlęg (slegi)
tsęn (zendi) „Zähne“.

b. Sekundär:

§ 38. Vor *lg*:
bälg (belgi) ist selten.
Ebenfalls nicht sehr gebräuchlich ist:
šäft (scefti) „Schäfte“.

Vielleicht sind beide in die Kategorie der pluralen Neubildungen zu stellen (No. 20).

4. Feminina (*ja*-Stämme).

Nur Primär:

§ 39. *rędd* (redia) „Rede“
hęll (hellia) „Hölle“.

Plurale von *i*-Stämmen.

a. Primär:

§ 40. *grękftə* (krefti)
štętt (steti) „Städte“
ęnštə (angusti) „Ängste“.

Vor Nasalverbindungen:

§ 41. *händ* (henti)
wänd (wenti)
gäns (gensi)

b. Sekundär:

Vor *ht*:

§ 42. *mäχt* (mehti) „Mächte“
näχt (nehti).

mäkt „Mägde“ ist auf ahd. magadi zurückzuführen; megedi hätte mundartlich **mękt* ergeben.

Digitized by Google

5. Plurale auf *-ir* bei Neutris.

a. Primär:

§ 43. *rẹ̄dər* (redir) „Räder"
grẹ̄bər (grebir)
bẹ̄dər (*bedir)
glẹ̄sər (*glesir)
grẹ̄sər (*gresir)
blẹ̈ttər (bletir).

Vor Nasalverbindungen:

§ 44. *lämmər* (lempir), dagegen:
ländər und
pfändər haben als neue *-ir*-Plurale von vornherein *ä*.[1]

b. Sekundär:

Vor *l*-Verbindung:

§ 45. *'kälbər* (chalbir)[2].

Neuere Bildungen sind:
dœlər (tal) „Täler"
fässər (vaz)
dächχər (mhd. dach)
fächχər (mhd. vach).

6. Adjektiva (*ja*-Stämme).

Nur Primär:

§ 46. *ẹ̄dl* (edili)
fẹ̈št (festi)
frẹ̈md (fremidi).

Vor Nasalverbindungen:

§ 47. *ẹ́länd* (ellenti)
šträäñ̈ñ (strengi)
ääñ̈ñ (engi).

7. Komparative und Superlative.

Ausnahmslos primär:

§ 48. *ẹ̈ltər, -št* (eltiro)
šẹ̈rfər, -št (scarfiro)

---

[1] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 161 f.
[2] Schwäb. hat *ẹ*. Kffm. § 65.

Digitized by Google

ṣtę̄rkər (starchiro)
hę̄rtər (hartiro)
šwę̄rtsər (swarziro)
bę̆ssər (bezziro)
grę̄dər (-rediro) „gerader"
mę̄gərər (magariro)
lę̆ñnər (lengiro)
grę̆ñkər (krenkiro).

Analog gebildet ist:
brę̄fər zu brāf (frz. brave).

8. Feminine Abstrakta auf *-i*.

Nur Primär:

§ 49. *lę̆ñnĭ* (lengī)
'kę̆ltĭ (keltī)
hę̄rtĭ (hertī)
štę̄rkĭ (sterchī)
wę̄rmĭ (uuermī)
šwę̆χχĭ (*swahhī)
flę̆χχĭ (*vlahhī)
šmę̄lĭ (smalī).

Darnach auch:
brę̄fĭ „Bravheit".

Vor Nasalverbindungen:

§ 50. *äññĭ* (engī)
mäññĭ (menegī) könnte mit seinem *ä* auch auf managī zurückgeführt werden; einen sicheren Entscheid lässt die folgende Nasalverbindung nicht zu.

9. Masculina auf *-el (ila-, -ilan-)*.

Nur Primär:

§ 51. *pflę̄gl* (phlegil) „Flegel"
šlę̄gl (slegil)
lę̆ffl (leffil) „Löffel"
ę̄sl (esil)
'kę̆ssl (chezzil)

Digitized by Google

ę̄rml (armilo) „Ärmel“
nę̆štl (nestilo).

Darnach:

sę̄bl (frz. sabre).

Vor Nasalverbindungen:

§ 52. *bändl* (bendil) „Band“
bäñ̈ñl (mhd. bengel)
äñ̈ñl (engil)
štämpfl (stemphil) „Stempel“
štäñ̈ñl (stengil).

10. Feminina auf *-lə (-ila)*.

Primär:

§ 53. *nę̆sslə* (nezzila) „Nessel“.

11. Masculina auf *-ig (-inga-)*.

a. Primär:

§ 54. *hę̆lsĭg* (mhd. helsing) „Strick“
bę̄rsig (bersinc zu bars), ein Fisch
pfę̄nnig (phenning)
hę̆lblig (zu halb), ein Wassermass.

b. Sekundär:

§ 55. *hœrig* (harinc) „Häring“, das wir als Lehnwort anzusehen haben.

12. Maskuline Kose- und Deminutivformen auf *-ĭ*.

Meist ohne Umlaut; wo er eintritt, ist der Vokal sekundär.

§ 56. *œnĭ* (zu ano) „Ahne, Urgrossvater“
blœsĭ „Blasius“
ättĭ (zu atto) „Vater“
ällĭ[1] (zu mhd. lellen) „Zunge“.

Ohne Umlaut:

§ 57. *hansi* (Hans), *šlampĭ*, *gālĭ* etc.[2]

---

[1] Vgl. Tobler, App. 290[b].
[2] Vgl. Exkurs über unbetontes *i* § 225.

Digitized by Google

13. Neutrale Deminutivbildungen auf *-lĭ*.

a. Primär da, wo der Plural des Stammworts primären Vokal hat.

§ 58. *grę̄slĭ* (gresilī) „Gräschen“
glę̄slĭ (*glesilī) „Gläschen“
rę̄dli (*redilī) „Rädchen“
bę̄dlĭ (*bedilī) „kleines Bad“
šlę̄glĭ (*slegilī) „schwache Apoplexie“
hę̄glĭ (*hegilī) „kl. Hecke“
nę̄gəlĭ (*negilī) „Nägelchen“
grę̄blĭ (*grebilī) „kl. Grab“
štę̆ttlĭ (*stetilī) „Städtchen“
sę̆kklĭ (sechilī Graff VI, 73) „Säckchen“
blę̆ttlĭ (*bletilī) „Blättchen“.

Vor Nasalverbindungen:

§ 59. *ländlĭ* (*lendilī) „Ländchen“
gäñńlĭ (*gengilī) „kl. Gang“
pfläntslĭ (*phlenzilī) „Pflänzchen“
pfännlĭ (*phennilī) „Pfännchen“
lämplĭ „Lämpchen“.

b. Sekundär, wo auch der Plural sekundär ist:

Vor *ht*:

§ 60. *fäχtlĭ* (zu mhd. vach) „Bestandteil eines Garnstranges“ vgl. Id. I, 637.

Vor *r*-Verbindungen:

gœrtlĭ (*gertilī) „Gärtchen“
fœrtlĭ (zu vart)
bœrtlĭ (zu bart)
gœrnlĭ (zu garn) „Haarnetz der Frauen“.

Vor *l*-Verbindungen:

gštältlĭ (zu gestalt)
hälmlĭ (zu halm)
wäldəmlĭ (zu wald).

Ferner:

wœgəlĭ (zu wagen)
bäkklĭ (zu backe)
jäkklĭ „Jäckchen“

Digitized by Google

äkkərlĭ (zu acker)
grœblĭ „kl. Graben“
bœbəlĭ „Babette“
fœdemlĭ (ahd. vadum) „Fädchen“
blœnlĭ „kl. Plan“
bœnlĭ „Bähnchen“
glœrlĭ „Klärchen“
fässlĭ „Fässchen“
gässlĭ „Gässchen“
wœslĭ (frz. vase) „kl. Vase“
wässərlĭ „Wässerchen“
blättlĭ „Plättchen“
mättlĭ „kl. Matte, Wiese“
lättlĭ „kl. Latte“
'kättərlĭ „Kätchen“.

14. Verbale Weiterbildungen.

§ 61. Auch hier gilt das oben (§ 21) Gesagte, dass die verschiedenen Umlautskategorien eines Stammes unter sich in Wechselbeziehung stehen. Der Vokal dieser Verba richtet sich nach dem Umlautsvokal der übrigen Kategorien: wo *a* oder *ä* steht, tritt auch hier *ä* auf, wo sich aber *ę̆* oder *ę̄* findet, dieselben Laute *ę̆*, *ę̄*.

a. Primär:

§ 62. *sę̆kkələ* „nach einem Sacke riechen“
grę̄selə „nach Gras riechen“.

Vor Nasalverbindungen:

§ 63. *äñkələ* (zu ancho) „nach Butter riechen“
räñklə (zu mhd. ranc) „eine Wendung machen“
bränsələ (zu brand) „nach Brand riechen“
lämpələ (zu mhd. lampen) „niederhängen“
drämpələ (Deminutivbildung zu *drampə*, schwer auftreten) „unruhig trippeln“.

b. Sekundär:

§ 64. *läkkələ* „nach Lack riechen“
šmältsələ (zu *šmalts*, ausgelassene Butter) „nach Schmalz riechen“

Digitized by Google

dṷ̊bäkkələ „nach Tabak riechen“

läppələ (Deminutivbildung zu *lappə*, „wie die Hunde mit der Zunge trinken“).

15. Adjektive auf *-ig, -lig, -iš.*

a. Primär:

§ 65. *grę̆ftĭg* (ahd. kreftīg)
gfę̆llĭg (-vellīg) „gefällig“
tsúəvę̆llĭg „zufällig“
fę̆rĭg (mhd. verec Lexer III, 102) „fertig“
úffsę̆tsĭg „aufsässig“
šwĕχχlĭg (mhd. swechlīch)
lę̆ñnlĭg (*lengelīch)
grę̆ñklĭg (krenkelīch).

Letztere zwei haben trotz der Nasalverbindung den alten Vokal beibehalten.

Sonst treffen wir vor Nasalverbindung *ä*:

§ 66. *ständĭg* (stendec)
ússwändĭg (ūzwendec)
männlĭg (menlīch)
äntlĭg (endelīch).

b. Sekundär:

Vor *ht*:

§ 67. *mäχtĭg* (ahd. mahtīg, mehtīg)
ę̆bernäχtĭg (-nahtig) „übernächtig“.

Ferner die Neubildungen:

gšpässĭg (zu Spass) „spassig, eigentümlich“
grässlĭg (zu ahd. Adv. grazzo) „grässlich“
špœrlĭg (ahd. sparalīch)
dœglĭg (ahd. tagalīch)
gę̆gəwœrtĭg (ahd. *geginwartīg).

Auf *-iš* kenne ich nur:

wältš (ahd. walahisc) „welsch“.

Andere Bildungen, wie *nœrš* „närrisch“, *tsäñkĭš* „zänkisch“, *läppiš* etc. sind nicht echt mundartlich.

Digitized by Google

16. Feminina.

Auf *-nuss, -niss*:

a. Primär:

§ 68. *grẹ̆pnuss* „Begräbniss".

Vor Nasalverbindungen:

§ 69. *gfäññnĭss* (mhd. gevancnisse)
fərštäntnĭss (mhd. verstantnisse).

b. Sekundär:

§ 70. Vor *ht*: *fərmäχtnĭss* (vermehtnisse).

Alle diese Feminina werden von alten Leuten noch auf *-nuss* gebildet.

Auf *-ənə*:

Als Neubildungen nur sekundär:

§ 71. *bạumännənə* „Frau Baumann".

17. Neutra.

Auf *-i*:[1]

Nur Primär:

§ 72. *bẹ̆kkĭ* (ahd. becchī[n]) „Becken".
'kẹ̆mmĭ (mhd. kámīn) „Kamin".

18. Konjunkt. Prät. von *hā* „haben".

§ 73. *hätt* (mhd. hete).

19. Plur. Präs. Ind. der Verba contracta.

§ 74. Für den *a*-Laut ergiebt sich nur:
händ (mhd. hant, hent) „wir, sie haben, ihr habt".[2]
Im Übrigen vgl. man *miənd* „müssen", *diənd* „thun", *fẹ̣nd* (< *ö*) „fangen", *lẹ̣nd* (< *ö*) „lassen". Vgl. § 79.

20. Neue Pluralbildungen.[3]

§ 75. *dœg* „Tage"
wœgə „Wagen"
grœgə „Kragen"

---

[1] Vgl. Exkurs über unbetontes *i* § 232.
[2] Über das *ä* vgl. Id. II 889. 890.
[3] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 136, 1.

Digitized by Google

lædə „Laden“
fænə „Fahnen“
ærm „Arme“
häls „Hälse“
hälm „Halme“
mäntl „Mäntel“
nämmə „Namen“
bäχχ „Bäche“
bläts „Plätze“
tsäpfe „Zapfen“
etc.

21. Isolierte Wörter:

§ 76. *ægərštə* (mhd. agelster) „Elster“
tsämmə[1] (mhd. zesamene)
ænĭs (mhd. anīs) „Anis“
dräkk (mhd. drec) vgl. § 160
ærĭ n. (ahir, eher) „Ähre“[2]
mært (market) „Markt“, vgl. Chornmergit (a. 1193) Urk. 45, 4[3] vgl. § 160.
'kærlĭ (mhd. kerlīn) „Kerl“
hätslə (atzel) „Heher“, vgl. § 176
häχt (ahd. hahhit) „Hecht“
dämpis (Schm. Wb. I, 510 dámpəs) „Rausch“
bläts (ahd. plez, blezzo) „Lappen“, vgl. Schm. Wb. I, 464, Stalder I, 183
'kœnl (ahd. chanali) „Dachrinne“
gläχtər (ahd. hlahtar) „Gelächter“
bœsĭ (mhd. base) „Base“, vgl. schwäb. *bę̄s* Kffm. § 123 a.

Über *lærmə* „Lärm“ vgl. DWb. VI, 202. Das etymologisch unklare *wœrtsə* „Warze“ gehört wohl nicht hieher. Vgl. Dieff. u. W. S. 894.

---

[1] Vgl. Kffm. §§ 67, a. 123, a.
[2] s. Braune, Ahd. Gr. § 27, 2 c.
[3] Vgl. Kffm. § 69, 2.

Digitized by Google

Umlaut der übrigen Vokale.

§ 77. 1. *ā* wird zu *æ*
2. *ǫ* „ „ *ę* (< *ǫ̈*)
3. *ǫ* „ „ *ę* (< *ǫ̈*)
4. *ų* „ „ *į* (< *ų̈*)
5. *ų* „ „ *į* (< *ų̈*)
6. *uə* „ „ *iə* (< *üə*)
7. *au* „ „ *ai* (< *öü*)

Umlaut von *ā*.

§ 78. *gædər* (Hätzl. geäder 180, 43; ahd. *gi-ādiri) „zähe, fettige Teile des Fleisches“ [1]
lær (ahd. lāri) „leer“
śwær (swāri)
ræs (rāzi) „scharf, gesalzen“
'kæs (lat. caseus, ahd. kāsi)
tsæχ (zāhi) „zähe“
ándæχtĭg (*anadāhtīg)
mæntĭg (*mānintac nach Kffm. § 67b und 123a) „Montag“
gæb (gābi Konjunkt.)
næm (nāmi)
sæss (sāzi)
wurmæssĭg (ahd. uurmāzīh) „wurmstichig“
gĭdæχtnĭss (mhd. gedæhtnisse).

Umlaut von *ǫ*.

§ 79. *grę̄mlĭ* (zu *grǫ̣m* < mhd. krām) „kleines Geschenk“
hę̄χĭ (hoehe) „Höhe“
lę̣plĭg (*lǭb* < mhd. lop) „löblich“
grę̄bər (Komp. zu Posit. *grǭb* < mhd. grop) „gröber“
štę̄ss (ahd. stōzi) „Stösse“
rę̄t (pl. zu *rǭt* < mhd. rāt) „Räthe“
štę̣nd (mhd. stānt > stônt > štoend) „sie stehen“.

Ebenso:
šlę̣nd „s. schlagen“
fę̣nd „s. fangen“

[1] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 32, Kffm. § 66c.

Digitized by Google

gę̄nd „s. gehen“
lę̄nd „s. lassen“ [1]
bę̄gə neuer Pl. zu *bǭgə* „Bogen“
ę̄md (< oemd < āmāt) vgl. Kffm. § 67 b u. § 123 a [2]
'kę̄l (ahd. kōli) vgl. Kffm. § 85, 1
rę̄tšəlĭg (< *roetselīh? vgl. Grimm, Gr. (1878) II S. 103) „rötlich“.

Umlaut von *ǫ*.

§ 80. *fę̄rmlĭ* (zu *fǭrm*) „Modell für Backwerk“
wę̄rtər (wörter)
bĭfę̄rdərə „befördern“
hę̄ltsĭg „hölzern“
rę̄ssər „Rosse“
rę̄kk „Röcke“.

Umlaut von *ų*.

§ 81. *hį̄sər* „Häuser“
hį̄tt „Häute“
mį̄slĭ „Mäuschen“
gnį̄blə (Deminutivbildung zu mhd. kluben) „herumklauben“, vgl. DWb. sub knäubeln
lį̄ttə „läuten“
bį̄χ „Bäuche“
hĭ̄ffə Plur. von „Haufen“.

Umlaut von *ų̈*.

§ 82. *hį̈nd*, neuer Plur. „Hunde“
brį̈nne, neuer Pl. „Brunnen“
nį̈ss „Nüsse“
brį̈̆st „Brüste“
šį̈ttə „schütten“
'kį̈rtsĭ „Kürze“

---

[1] Diese umgelauteten Pluralformen sind durchaus noch nicht genügend erklärt. Der Versuch Id. I, 717 scheint mir zum mindesten sehr zweifelhaft.

[2] Id. I, 213 erklärt den Umlaut als Übertragung aus dem abgeleiteten Verb *emden*.

Digitized by Google

brɣ̯ntslə (Dem. zu *bruntsə*) „pissen“
gɣ̯ttərlĭ (zu lat. gutta? vgl. Tobler App. 230 b) „kleines Fläschchen“ [1]
dɣ̯rnlĭ (zu *durn*) „kleiner Turm“.

Umlaut von *uə* (< *uo*).

§ 83. *fərwiəštə* „verwüsten“
biəblĭ „Bübchen“
gliətə (ahd. gluoti) „Gluten“
giətĭ „Güte“
giətĭg „gütig“
'kiə (ahd. kuoi) „Kühe“
fiəss „Füsse“
griəg „Krüge“
briədər „Brüder“
miətərə „Mütter“
'kiəl „kühl“
sĭ diənd „sie thun“.

Umlaut von *au* (< *ou*).

§ 84. *baim* „Bäume“
raibər „Räuber“
glaibĭg „gläubig“
daibələ (zu mhd. toup, zornig) „sich zornig gebärden“
daibĭ (ahd. toupī) „Zorn“
laiblĭ „kleine Laube“
štraiə „streuen“
aiglĭ „Äuglein“.

Fehlen des Umlauts.

§ 85. Bekanntlich widersteht von allen deutschen Dialekten das Alemannische dem Umlaut am kräftigsten.[2] Es ist daher nicht zu verwundern, wenn wir bis heute noch Formen vorfinden, die sich seinem Einfluss entzogen haben.[3]

[1] Vgl. Tobler, App. S. 23 b.
[2] Belege von lange unumgelautetem *a* bei Weinh. al. Gr. § 10.
[3] Auf Ausgleichung beruht die Beseitigung des Umlauts in d. II. u. III. Pers. Sing. Ind. Präs. der starken Verba: *fallš, -t; šlɔ̄ffš* etc.

Digitized by Google

§ 86. Umlauthindernd sind vornehmlich die Lautverbindungen *kk* und *r*+ Konsonant;[1] doch haben dieselben nur auf den Umlaut des *u* Einfluss.[2] So haben wir gegenüber dem Nhd.:

rŭ̯kkə „Rücken"
grŭ̯kkə „Krücke"
štŭ̯kk neben *štɣ̯kk* „Stück"
lŭ̯kk „locker"
brŭ̯kk „Brücke"
mŭ̯kk „Mücke"
lŭ̯kkə „Lücke"
bŭ̯kkə „bücken"
drŭ̯kkə „drücken"
jŭ̯kkə „jucken"
tsŭ̯kkə „zucken, zücken"
rŭ̯kkə „rücken"
fərŭ̯kt „verrückt"
tsrŭ̯kk „zurück".

bū̯rgər „Bürger"
mū̯rb „mürbe"
bū̯rdĭ „Bürde"
hū̯rd „Hürde"
bu̯rgəmaístər „Bürgermeister" mit nhd. Anlehnung an „Bürger".

Hierher gehört wohl auch:
'kŭχχĭ „Küche".

§ 87. Vereinzeltes:

dŭ̯nkə „dünken"
rū̯mə „räumen"
šū̯mə „schäumen"
drau̯mə „träumen"
hū̯bl (mhd. hübel) „Hügel"
nŭ̯tsə „nützen"

[1] Vgl. Kffm. § 124; Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 24.
[2] Vgl. Weinh., mhd. Gr. § 48.

Digitized by Google

šlŭ̯pfə „schlüpfen“
glŭ̯štə „gelüsten“.

§ 88. Nicht selten trifft man das unumgelautete *u* im Konj. Prät.

a) vor *r* + Kons.:
wū̯rd „würde“
štū̯rb „stürbe“
wū̯rf „würfe“
wū̯rb „würbe“
fərdū̯rb „verdürbe“.

b) vor *n* + Kons.

Seltener, als bei Stick. S. 46 ∂ und meist als Neubildungen, wie *šrū̯b* „schriebe“, *blū̯b* „bliebe“ etc. empfunden:
fŭ̯nd „fände“
bŭ̯nd „bände“.

c) Vereinzeltes mit unorg. Vokal:
hŭlff „hälfe“
lŭ̯ff „liefe“ neben *liəff*
flŭ̯g neben *fliəgtĭ* „flöge“
blŭ̯b „bliebe“ neben *blĭ̯btĭ*
šrū̯b „schriebe“ neben *šrĭ̯btĭ*.

Anmerkung. In Basel-Land sind die unorganischen *u* im Conj. Prät. bedeutend verbreiteter Vgl. das reiche Material bei Seiler S. 353.

3. SONSTIGE WECHSEL, AUF VOKALISCHEN EINFLÜSSEN BERUHEND.

§ 89. Hervorzuheben ist hauptsächlich der Wechsel zwischen *ë* und *i*, der zum grössten Teil auf dem *i*- und *a*-Umlaut beruht (vgl. Paul, mhd. Gramm. § 42), z. B.:

brätt (ahd. brët) „Brett“, daneben *brĭ̯tt* (Lexer, mhd. Wb. I, 355), wohl aus dem Plur. britir entstanden,[1] vgl. Stalder I, 228, Tobler 76 b, Hunziker 38; *brĭ̯tšə* (mhd. *britze) „breites Brett, hölzernes Lager“, vgl. Schm. Wb. I, 375, Stalder I, 228, Hunziker 38; *brätšərə* ist die kleine Pritsche, welche die Masken beim Karneval mit sich führen.

[1] Vgl. Paul, mhd. Gr. § 41 ff; Schm. Wb. I, 373; Graff III, 290; Kffm. § 74, 1.

Digitized by Google

šmærts (smërze) — *šmi̯rtsə* (mhd. smirzen) „brennen, von einer Wunde", vgl. Mankel 249 *šmertsə* (d. i. *ę*) Hunziker 226.

näšt (nëst) — *gni̯št* „unruhiges Wesen" Stalder II, 240, Schm. Wb. I, 1767; *näštə* — *ni̯štə* „unruhig sein".

šni̯tse (snitzen) — *šnätslə* „etw. in kleine Stücke schneiden", vgl. Stalder II, 340.

gšpri̯kkələt „gesprenkelt" — mhd. *šprëkel* „Flecken", vgl. Heusl. § 67, Schm. Wb. II, 700, Tobler, App. 241, Hunziker 248.

špi̯kkə „einen Braten mit Speckstückchen durchziehen" — *špäkk* (mhd. spëc), vgl. Schm. Wb. II, 657; vgl. auch den Ausdruck *špi̯kkšpäkk* „Speck zum spicken".

tsänslə „locken, reizen, necken" — mhd. *zinzeln* (Lexer III, 1130) „schmeicheln, kosen", vgl. Schm. Wb. II, 1141.

šmę̄r[1] (smër) — *šmi̯rtsələ* „nach Schmer schmecken oder riechen", vgl. Schm. Wb. II, 554 ff. šmirbeln; ebenso Hunziker 226.

lidig (in älteren Basler Quellen noch häufig belegt[2]) — jetzt *lędig* (über das *ę* vgl. § 168) „unverheiratet".

milcht (Platter Br. XIV, 33) — jetzt *mälχt* „melkt".

Von Fremdworten reihe ich an:

bämsl (ahd. pensil) — nhd. *pi̯nsl,* vgl. Franz, die lat.-roman. Elemente im Ahd. S. 14.

abri̯llə — BsLd *abrällə* (mhd. aberëlle, lat. Aprilis).

miss (in älteren Quellen) — jetzt *mäss* „Messe", vgl. Franz, a. a. O. S. 44.

§ 90. Für den Wechsel von *o*–*u* ist interessant:

wǭrgə (mhd. worgen) „mit dem Ersticken kämpfen" neben *wi̯rgə* „würgen".

4. ALTE ABLAUTSFORMEN.

§ 91. Als solche sind wohl aufzufassen:

šwu̯mm (mhd. swam) „Schwamm", vgl. Hunziker S. 237.

fu̯ñkə (s. Id. I, 868) „Finke, Tuchbeschuhung".

---

[1] Mit seinem *ę̄* st. *æ* wohl nicht echt mundartlich.

[2] In Leerau herrschen jetzt noch Doppelformen, s. Hunziker S. 163. Ebenso bei Schm. Wb. I, 1438.

Digitized by Google

šu̯ñkə (mhd. schinke, afries. skunka) „Schinken"; vgl. § 189 Anm.

wu̯ntsŭg (spät mhd. winzic), vgl. Stalder II, 459, Schm. Wb. II, 963, Mankel 284.

'ku̯ttərə (mhd. kuttern) — *'kɣttərə* „intensiv lachen", vgl. die Doppelheit auch bei Schm. Wb. I, 1311, 1313, s. auch Stalder II, 104, Mankel 186, DWb. 5, 2905.

II.

DIE QUANTITÄT BETREFFEND.

1. LÄNGUNG.

§ 92. Zu den eingehenden Erörterungen Heuslers über die Silbenquantität in Basel-Stadt und andern Dialekten habe ich nichts Einzelnes mehr beizufügen.[1] Ich verweise daher auf das umfangreiche und sorgfältig gesammelte Material daselbst S. 36–49, sowie auf die zusammenfassenden Sätze S. 49 f. Doch sind, wie wir sehen werden, seine Aufstellungen nicht für das ganze alemannische Gebiet gültig; so z. B. sind in ihrer Allgemeinheit folgende Sätze unrichtig:

S. 14. „Alle schweizerischen Dialekte, welche die Vokalkürzen im Inlaut getreulich bewahrt haben, zeigen bei Auslautstellung der Sonorlenis regelmässig Dehnung des Vokals."

S. 17. „Der exspiratorische Starkton war nach Hervorbringung eines kurzen Vokals noch so kräftig, dass ein an diesen Vokal sich anlehnender Konsonant eine Fortis sein musste."

S. 19. „Die Dialekte, welche vor der silbenanlautenden Lenis die alte Vokalkürze bewahrt haben, zeigen bei Auslautstellung dieser Lenis durchgehend Dehnung des Vokals."

Unstreitig gelten diese Sätze für Basel-Stadt, Kerenzen, Schaffhausen, Leerau u. A., nicht aber z. B. für elsässische Mundarten.[2] In Münster spricht man: *èpər* (ëtewër), nicht

[1] Vgl. jetzt auch Kffm. § 127 ff., und: Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 22.

[2] Vgl. Mankel S. 123 f. (leider zu wenig präzisiert).

Digitized by Google

**èppər, lŭk* — BsSt. *lŭkk, štèkə* — BsSt. *štc̣kkə, măt* — BsSt. *măttə, hŭfə* — BsSt. *hŭffə, štăxə* — BsSt. *štäχχə, kšpăs* — BsSt. *kšpăss* etc.; in Brienz [1] (Berner Oberland): *glăs, răd,* nicht *glās, rād* oder *glăss, rătt*; und so glaube ich denn auch für das Mhd. unserer Gegenden in den Fällen, wo die flektierten Kasus Lenis zeigen, diese Aussprache annehmen zu müssen; also *glăs* (nicht *glass*), *slăk* (nicht *slakk*). Aus einem *glăss, slăkk* konnte sich später niemals ein *glās, šlāg* entwickeln, während aus den angesetzten Formen *glăs, slăk* sich die Spaltung in nordd. *glăss, šlăχχ* und südd. *glās, šlāg* sehr wohl erklären lässt.

§ 93. Speziell für Basel-Stadt gelten im Allgemeinen folgende Gesetze:

1) Der Vokal im Hochton wird gedehnt, wenn im Mhd. lenis folgte, d. h. ein Konsonant, der nicht fähig war, Träger der Silbenlänge zu sein, z. B.:

mhd. *lăden* < *lādə; răt* > *rād; lëben* > *lœbə; lŏp* > *lǭb; trăgen* > *drāgə; slac* > *šlāg; băn* > *bān* „Bahn"; *hĭn* > *hı̨̄; lăm* > *lām* „lahm", franz. *bal* > *bāl;* in Wörtern dagegen, wo inlautend mhd. Fortis stand, bleibt Kürze:

mhd. *trit* gen. *trites* > *drı̨̆tt; ban* gen. *bạnnes* > *bann* „Bann"; *lam(p)* gen. *lambes, lammes* > *lamm* „Lamm". Wir haben also wohl für das *t* in mhd. *rat* „Rad" und das *t* in mhd. *trit* eine verschiedene Aussprache anzunehmen.

2) Vor *r* und *r* + Konsonant tritt Längung des voraufgehenden Vokals ein; ein Gesetz, das ausnahmslos wirkt.

fārə (varn), *dū̆r* (durh), *wē̆rə* (wern) „wehren", *fǭ̆r* (vor), *mı̨̄r* (mir), *nār* (narre), *ı̨̄rə* (irren), *dē̆rə* (derren) dörren etc.

---

[1] Nach den Mittheilungen von Herrn Schild aus Brienz, der über diese Verhältnisse sorgfältige Beobachtungen angestellt hat.

Digitized by Google

2. KÜRZUNG.[1]

§ 94. Hier gehen auch wieder, wie bei den qualitativen Prozessen, *ī*, *ū* einerseits und *ē*, *æ*, *ō* andererseits Hand in Hand. Letztere nämlich können meist nicht verkürzt werden,[2] während *ī*, *ū* vor allen stimmlosen Fortes (ausgenommen *χ*) Reduktion erleiden. Dieselben Regeln sind natürlich auch auf *ō* < *ā* und *ī* < *iu* anzuwenden. So haben wir:

brǭt (brōt). *štǫ̆t* (stāt) „steht", *hǫ̆kə* (hāke), *šǫ̆ss* f. (schōz m.n.), *dǫ̆pə* (tāpe) „Tatze", *šlǫ̆ffə* (slāfen), *ər šlǫ̆ft* III. sg., *sæss* (sæze Konj.), *mæs* (mëz) „Mass", *grę̆ssər* (groezer), *hę̆klĭ* „kl. Haken", *šę̆fflĭ* „Schäfchen".

Anmerkung. Auffallen müssen die Formen: *frǫ̆kš*, *frǫ̆kt* (mhd. vrāgest, vrāget), ebenso von plāgen und wāgen. Diese Fälle unterliegen dem bei Heusl. § 47 behandelten Lautgesetz, dass Verschlusslenis + stimmloser Laut Kürze des vorhergehenden Vokals erzeugt.

Bei *ī*, *ū* tritt Kürzung ein:

rĭttə (rīten), *tsĭt* (zīt), *wĭttər* (wīter), *grĭts* (kriuze), *nĭtt* (niu[we]t) „nichts", *lĭttə* (liuten). Vor *k* nur in den wenig massgebenden Koseformen von Namen: *rĭkkĭ* „Riekchen", *lĭkkĭ* „Licky", Abkürzung für Emilie etc. Vor *p* sind die Beispiele ebenfalls spärlich: *tsĭpplĭ* (zu *tšŭpp* vgl. Winteler S. 48) „vom Kopfe stehender kleiner Haarbüschel", *bĭppəlĭ* (zu *bŭppə* „Blutgeschwür"), *rĭffə* (rīfe), *šlĭffə* (slīfen), *wĭss* (wīz), *grĭšš* (geriusche), *də lĭšš* (du līst), *brŭtt* (brūt), *gnŭppə* „Hautgeschwulst",[3] *hŭppe* (wohl verwandt mit ahd. hiufan: Pa. hiupit „luget") „in das Hifthorn blasen",[4] *gŭllə-rŭkkər* (?) „Unke" vgl. Seiler 155a, Leerau nennt *rugge* das Girren der Taube: Hunziker S. 212. *hŭffə* (hūfe), *rŭšš* (rūsch) „Rausch", *lŭštərə* (lūstern) „geheim lauschen", ferneres s. Heusl. § 48.

Über die Kürzungen vor *nd* in *fĭnd* (vīnt) und *frĭnd* (vriunt) vgl. unten § 198.

---

[1] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 23.

[2] Doch s. die Anm. zu diesem Paragraphen. Über einzelne isolierte Kürzungen, wie *brŭχt* (brāht), *hŭχtsĭtt* „Hochzeit", *lǫ̆ssə* „lassen", vgl. Heusl. § 50.

[3] Vgl. DWb. 5, 1370.

[4] Vgl. Schm. Wb. I, 1141. DWb. hupe 4², 1953.

Digitized by Google

III.
DIVERGENZFORMEN.[1]

§ 95. Ich nenne diese Erscheinungen nicht, wie man es gewöhnlich thut, Satzdoppelformen, erstens, weil hie und da nicht nur eine Doppelheit, sondern sogar eine Dreiheit vorhanden ist, und zweitens weil die Verschiedenheit eines und desselben Wortes nicht ausschliesslich auf eine verschiedene Stellung unter Satzakzent zurückzugehen braucht, wenn diess auch in den meisten Fällen anzunehmen ist.

Die Divergenzen sind also lautlich auseinandergehende feste Formen eines Wortes, die sich, unter verschiedenen Bedingungen entstanden, in Bedeutung oder Gebrauch von einander unterscheiden.

Beispiele:

§ 96. Altes *dĕr* hat sich in Demonstrativpronomen und bestimmten Artikel gespalten, ersteres mit voller, letzteres mit reduzierter Form:

Pronomen.[2]

		masc.	fem.	neutr.
Sg.	n.	*dœ*	*diə*	*dās*
	g.	umschrieben mit „von“		
	d.	*dämm*	*dœrə*	*dämm*
	a.	= nom.		
Pl.	n.	*diə*	fem. und ntr. = masc.	
	g.	—		
	d.	*dœnə*		
	a.	*diə*		

Artikel.[3]

		masc.	fem.	neutr.
Sg.	n.	*dər*	*d (dĭ)*	*s*
	g.	umschrieben		
	d.	*əm (im)*	*dər*	= masc.
	a.	*dər*	*d (dĭ)*	*s*

[1] Vgl. Kffm. § 103.

[2] Ein Demonstrativ **dīse* existiert in Basel-Stadt nicht.

[3] Ältere Belege s. Kffm. § 122 gegen Ende.

Digitized by Google

		masc.	
Pl.	n.	*d (dĭ)*	fem. u. ntr. = masc.
	g.	—	
	d.	*də*	
	a.	*d (dĭ)*	

Anmerkung. Interessant ist die Nebenform *dĭ* (mhd. die), welche ausschliesslich vor dem attributiven Adjektiv steht: *dĭ grọ̄ssĭ fra̤u* „die grosse Frau", *dĭ griənə ba̤im* „die grünen Bäume", *dĭ glainə 'kindər* „die kleinen Kinder". Wahrscheinlich war in solchen Fällen der Artikel zu weit von dem Hauptton entfernt, um von diesem aller Tonfülle beraubt zu werden.

§ 97. Eine ähnliche Doppelheit findet sich in *ein* als Zahlwort und unbestimmter Artikel.

Zahlwort: *ai* (mhd. ein).

Artikel:

	masc.	fem.	neutr.
n.	*ə*	*ə*	*ə*
g.	*fon-əmə (fomə)*	*fon-ərə*	= masc.
d.	*əmə*	*[ərə]*	„
	(an-əmə, amə)	*(an-ərə)*	
	(in-əmə, imə)	*(in-ərə)*	
a.	*ə*	*ə*	*ə*

Anmerkung. Der Dativ wird meist mit „an" umschrieben. Die Umschreibung mit „in" rührt von dem fälschlich als *in dem* verstandenen Dativ des bestimmten Artikels *im* her, welches aus *əm* erhöht ist (vgl. § 240, 5). So hört man auch oft *in dər muətər* „matri" nach *im fättər* „patri" analog gebildet.

§ 98. Das persönliche Pronomen erster Person „ich" besitzt ebenfalls zwei Formen, die jetzt unterschiedslos im Hochton verwendet werden:

ī̤χ und *ī̤*.

Auffallend ist die geschlossene Qualität der beiden *i* (vgl. § 151). *ī̤* muss ursprünglich die in Unbetontheit, *ī̤χ* die in der Emphase entwickelte Form gewesen sein.

§ 99. Die mhd. Divergenzformen:

zuo — ze

sind in Basel-Stadt fortgesetzt, nur sind die Bedeutungen streng geschieden. Während mhd. *ze* Richtung und Ver-

Digitized by Google

weilen ausdrücken kann, hat es sich in Basel-Stadt lediglich auf den Ausdruck des Verweilens, *zuo* auf die Richtung beschränkt. Lautlich sind die Vertreter: *tsuə* — *ts*. Also: *tsbāsl* „zu Basel"; vor Infinitiven und Adjektiven *tsmaχχə* „zu machen", *tsgrǭss* „zu gross"; ferner: *tsdrǫ̈ts* „zum Trotz, trotzdem" etc., aber *tsúədər* „zu dir"; in der Verbalkomposition heisst es meist *tsuəχə* (mhd. zuohin): *tsúəχə'kǫ* „herzukommen". *tsuə* ist Adverb in der Bedeutung „geschlossen".

§ 100. *ā* — *ănn* „an" und
fǭ — *fǫ̈nn*
haben sich parallel entwickelt. *an, fon* haben sich zunächst vor folgendem Vokal gesetzmässig erhalten: mhd. *an ime* > **anəm* > *ănnm*, ebenso *fǫ̈nnm*; sodann im Innern eines Satztaktes[1] bei Betontheit *fǫ̈ndər, ănndər* „von dir, an dir", daneben jetzt häufiger *fǭdər* (doch nie **ādər*); dagegen stets z. B. *fŏdərdántə* „von der Tante" bei Unbetontheit. Am Schlusse eines Satztaktes *álänn̈ə* „antasten", *drá* „daran", *dərfǫ́lauffə* „davonlaufen" etc.

§ 101. Dreiheit findet sich in:
nǭχ — *nǭ* — *nǫ̈χχ* (mhd. nāch).
nǭχ ist ausschliesslich Adjektiv „nahe", *nǭ* und *nǫ̈χχ* werden jetzt unterschiedslos in beiden Bedeutungen, der räumlichen und der zeitlichen, wie nhd. „nach", gebraucht. *nolieštl* „nach Liestal" und *noχárləsə* „nach Arlesheim" (letzteres hört man immer seltener), *nonəm'kuntsćert* „nach dem Konzert" und *noχəm'kuntsćert*.

§ 102. Damit ist nicht zu verwechseln:
nǫ̈χχ — *nǭ* (mhd. noch),
doch wird auch hier die *χ*-Form immer mehr zurückgedrängt.

§ 103. *glīχ* — *glī* (gelīche).
glīχ kann für „gleich" und „sogleich" verwendet werden, während *glī* sich nur auf letztere Bedeutung beschränkt.

§ 104. *tsœχə* — *tsœ* (zēhen)
werden jetzt unterschiedslos gebraucht, doch geht *tsœχə* mehr und mehr zurück.

---

[1] Vgl. Heusl. § 44.

Digitized by Google

§ 105. *jǭ* — *jä*[1] (jā).

jǭ also ursprünglich unter dem Hauptton. *jä* ist eine alte Divergenzform und dient als Bejahung und Einwurfspartikel, z. B. *jä halt!* „halt", *jä nai* „halt, nein!" *jäsǭ* und *jüsso* „ja so! ach so!". Beide Partikeln kommen vereinigt vor in der Affirmativformel: *jäjǭ* „ja ja!".

§ 106. *nų̆* — *nə* (nū, nu) „nun".

Interjektion des Unwillens.

§ 107. *esǭ* — *álso*

unterscheiden sich in der Bedeutung; ersteres heisst ausschliesslich „so, auf diese Weise", während letzteres sich vollständig mit nhd. „also" deckt. Andere schweizerische Dialekte haben *əsó* — *ásə*.[2]

§ 108. *aímǫl* — *əmǫ́l* — *ämml.*

Die erste Form ist hochbetont = „ein Mal", die zweite ist in der Unbetontheit entstanden und wird verwendet, wie das nhd. unbetonte „einmál", *stš əmōl ə kį̆nŭk gsį̄* „es ist einmal ein König gewesen", *wárt əmōl* „warte einmal!" *ämml* ist aus diesem hervorgegangen, nur hat sich der Akzent unter dem Hauptton wieder auf die erste Silbe geworfen. Es ist Affirmativpartikel im Sinne von „wenigstens", z. B. *ĭ has ämml nŭk'kę̄rt* „ich habe es wenigstens nicht gehört".

§ 109. *əfáññə, əfáññs* — *áfañn*

mit ähnlicher Akzentverschiebung. Die ersten Formen heissen: „nachgerade" oder „einstweilen": *swird əfañns (-ə) laññwį̄lĭg* „es wird nachgerade langweilig", *gañn əfañnə (-s)* „gehe einstweilen". *áfañn* ist Substantiv.

§ 110. *hailigə* — *hę̆llgə.*

Letzteres bedeutet jetzt überhaupt „Bild" mit dem Nebenbegriff des Primitiven. Diese Verallgemeinerung des Begriffs hat sich seit der katholischen Zeit herausgebildet, wo die Bilder grösstenteils Heilige darstellten.[3]

---

[1] Vgl. auch DWb. unter *jĕ.*

[2] Vgl. den ganz analogen Fall bei Schm. Wb. I, 68.

[3] Vgl. Id. II, 1199 Nicl. Manuel: helgli. Kffm. § 92, 3, Anm. 3. RQ (um 1270) I, 9, 28 nach heligen Cruces mis. Pl. Br. S. 25 um den helgen geist etc. Vgl. auch DWb. IV[2] „heilig" 3 d und „heiligenhaus".

Digitized by Google

§ 111. Bei Verben haben wir das Nebeneinander von *lǫ̈ssə* (mhd. lāzen) und *lǭ* (lān); *nämmə* (nëmen) und *næ* (nën, nēn), das seinen Ursprung wohl auch in der Verschiedenheit der Stellung innerhalb des Satzes genommen hat.

C. SPEZIELLES.

I.

VOKALISMUS DER BETONTEN SILBEN.

1. ÜBERSICHT DER HEUTIGEN BETONTEN VOKALE UND IHRER REGELMÄSSIGEN MHD. ENTSPRECHUNGEN.

ā

§ 112. = altem *ă*: *fādə* (mhd. vadem).

ă

§ 113. = *ă*: *lăχχə* (lachen).

ę̄

§ 114. 1. = *ē*: *wę̄nĭg* (wēnec)
2. = *ĕ*: *hę̄bə* (heben)
3. = *oe*: *bę̄s* (boese)
4. = *ö*: *hę̄flĭ* (hövelīn).

ę̆

§ 115. 1. = *ē* | vor *r*: *ę̆r* (ēre)
2. = *ĕ* | vor *r*: *šwę̆rə* (swern)
3. = *oe* | vor *r*: *hę̆rə* (hoeren)
4. = *ö* | vor *r*: *dę̆rft* (dörfte).

ę̆

§ 116. 1. = *ĕ*: *bę̆tt* (bette)
2. = *ö*: *mę̆χt* (möhte).

ī̯

§ 117. 1. = *ī*: *lī̯b* (līp)
2. = *iu*: *šī̯χə* (schiuchen).

Digitized by Google

ɪ̯

§ 118. 1. = ī: *rɪ̯ttə* (rīten)
2. = *iu*: *lɪ̯tt* (liute pl.).

ī̯

§ 119. 1. = ĭ: *wī̯dər* (wider)
2. = ü: *ī̯bər* (über).

ĭ̯

§ 120. 1. = ĭ: *mĭ̯tt* (mit)
2. = ü: *fĭ̯lle* (füllen).

ọ̯

§ 121. 1. = ō: *rọ̯t* (rōt)
2. = ŏ: *bọ̯də* (bodem)
3. = ā: *blọ̯sə* (blāsen).

ọ̄

§ 122. 1. = ō
2. = ŏ
3. = ā
} vor *r*: *rọ̄r* (rōr), *wọ̄rt* (wort), *wọ̄r* (wār).

ọ̆

§ 123. 1. = ŏ: *gọ̆tt* (got)
[2. = ā: *brọ̆χt* „gebracht"], vgl. § 171.

ụ̯

§ 124. = ū: *hụ̯s* (hūs).

ŭ̯

§ 125. = ū: *lŭ̯tt* (lūt).

ụ̄

§ 126. = ŭ: *štụ̄bə* (stube).

ŭ̯

§ 127. = ŭ: *hŭ̯ññər* (hunger).

æ

§ 128. 1. = æ: *gæb* (gæbe, Konjunkt.)
2. = ë: *hærts* (hërze).

Digitized by Google

ä

§ 129. = *ë*: *säkks* (sëhs).

ai

§ 130. 1. = *ei*: *aigə* (eigen)
2. = *öu*: *fraid* (vröude).

ęi

§ 131. 1. = *ī* im Hiatus: *šnęiə* (snīen)
2. = *iu* im Hiatus: *ręiə* (riuwen).

ąu

§ 132. 1. = *ou*: *bąum* (boum)
2. = *ū* im Hiatus: *bąuə* (bu(w)en).

iə

§ 133. 1. = *ie*: *špiəss* (spieȝ)
2. = *üe*: *riəbə* (rüebe).

uə

§ 134. = *uo*: *bluət* (bluot).

2. ÜBERSICHT DER MHD. BETONTEN VOKALE UND DEREN VERTRETER IN DER MUNDART.

Die *a*-Laute.

§ 135. *ā* > 1. *ō*: plāgen > *blǭgə* (§ 169)
2. *ǭ*: vor *r* jār > *jǭ̄r* (§ 170)
ă > 1. *ă̈*: sălben > *să̈llbə* (§ 174)
2. *ā*: vor Lenis wăgen > *wāgə* (§ 175).

Die *e*-Laute.

§ 136. *ē* > 1. *ę̄*: ēwic > *ę̄uw̆g* (§ 152)
2. *ę̄* vor *r*: lēren > *lę̄rə* (§ 153)
ĕ > 1. *ę̆*: sĕtzen > *sę̆tsə* (§ 154)
2. *ę̄* vor Lenis: gĕgen > *gę̄gə* (§ 155)
3. *ę̆* vor *r*: swĕrn > *šwę̆rə* (§ 156)
4. *ä* vor Nas. + Kons.: ĕnde > *änd* (§ 157)
æ > *æ*: gæbe > *gæb* (§ 163)
ë > 1. *ä*: hëlfen > *hälffə* (§ 165)
2. *æ* vor Lenis: lëben > *læbə* (§ 166).

Digitized by Google

Die *i*-Laute.

§ 137. *i* > 1. *ị̄*: rīben > *rị̄bə* (§ 143).
2. *e̦i* im Hiatus: snīen > *šne̦iə* (§ 145)
3. *ị̆* vor Fortis: bīẓen > *bị̆ssə* (§ 148)
ĭ > 1. *ị̆*: vĭsch > *fị̆šš* (§ 149)
2. *ị̄* vor Lenis: sĭben > *sị̄bə* (§ 150).

Die *o*-Laute.

§ 138. *ō* > 1. *ǭ*: nōt > *nǭt* (§ 177)
2. *ǭ* vor *r*: ōre > *ǭr* (§ 178)
ŏ > 1. *ǫ̆*: ŏbez > *ǫ̆ps* „Obst" (§ 179)
2. *ǭ* vor Lenis: bŏdem > *bǭdə* (§ 180)
3. *ǭ* vor *r*: mŏrgen > *mǭrgə* (§ 181).

Die *u*-Laute.

§ 139. *ū* > 1. *ų̄*: sūr > *sų̄r* (§ 185)
2. *e̦u* im Hiatus: bū(w)en > *be̦uə* (§ 188)
3. *ų̆* vor Fortis: krūt > *grų̆tt* (§ 187)
ŭ > 1. *ų̆*: rŭcke > *rų̆kkə* (§ 189)
2. *ų̄* vor Lenis: sŭn > *sų̄n* (§ 190).

Die *ö*-Laute.

§ 140. *oe* > 1. *ę̄*: schoene > *šę̄n* (§ 191)
2. *ę̄* vor *r*: hoeren > *hę̄rə* (§ 192)
ö > 1. *ę̆*: möhte > *mę̆χt* (§ 193)
2. *ę̄* vor Lenis: *öl* > *ę̄l* (§ 194)
3. *ę̄* vor *r*: vörhten > *fę̄χtə* (§ 195).

Die *ü*-Laute.

§ 141. *iu* > 1. *ị̄*: tiure > *dị̄r* (§ 196)
2. *e̦i* im Hiatus: riuwen > *re̦iə* (§ 199)
3. *ị̆* vor Fortis: kriuze > *grị̆ts* (§ 197)
ü > 1. *ị̆*: vünf > *fị̆mf* (§ 200)
2. *ị̄* vor Lenis: über > *ị̄bər* (§ 201).

Die Diphthonge.

§ 142. *ei* > *ai*: teic > *daig* (§ 202)
ou > *e̦u*: boum > *be̦um* (§ 204)

Digitized by Google

öu > *ai*: vröude > *fraid* (§ 205)
ie > *iə*: lieht > *liəχt* (§ 206)
uo > *uə*: huot > *huət* (§ 208)
üe > *iə*: wüeste > *wiəšt* (§ 209).

3. DIE EINZELNEN VOKALE.

Mhd. *ī*.

§ 143. Mhd. *ī* hat sich als *ī̯* erhalten z. B. in:
bīgə (bīgen) „aufschichten"
bīgĭ (bīge) „aufgeschichteter Haufe"
'kīb (kīp) „Groll"
dīχ (tīch) „eingedämmtes Gewässer"
grīnə (grīnen) „weinen"
*líla*χχ*ə* (līnlachen) „Leintuch"
šwīnə (swīnen) „dahinschwinden"
šwīnĭ (zu vorigem) „krankhafte Abmagerung eines Gliedes"
bĭfaññ-wœg (bīvanc, Umgrenzung eines Landstückes), eine Strasse in Basel
blībə (belīben)
līdə (līden)
līχ (līche) „Leiche" und „Beerdigung"
fīlə (vīle) „Feile"
līm (līm) „Leim"
līrə (līre) „Leier, monotone Melodie"
līslĭg (zu līse) „leise"
bī (bī) „bei"
wī (wīn) „Wein".

§ 144. In naiver Aussprache des Schriftdeutschen spricht der Basler den aus mhd. *ī* hervorgegangenen Diphthongen als *ęi* (nie *ai* oder *ąi*); also *męin, lęib, tręibn*; altes *ei* dagegen als *ai*: *'kain aintsigər*.

Eine lautlich isoliert stehende Form ist *wę̄ll* (mhd. wīle) „weil", deren kurzer, offener Vokal (statt *ę̄*) wohl in der tonlosen Stellung des Worts entstanden ist.[1]

[1] Vgl. Hunziker: *wil*; ebenso Tobler, App. 448.

Digitized by Google

§ 145. Mhd. ī im Hiatus hat sich zu *ęi̯* verschoben[1] mit den Entwicklungsphasen: *-ī-* ^{Vok} > *-ĭi̯-* ^{Vok} > *-ęi̯-* ^{Vok} > *-ęi̯-* ^{Vok}.

šnęi̯ə (snīen)

'kęi̯ə ([ge-]hīen) „werfen" und „fallen"

fər-hęi̯ə (verhīen) allgemeine Bedeutung „zu Grunde richten"

špęi̯ə (spīen) „ausspucken"

šręi̯ə (schrīen)[2]

fęi̯ələtt (vīolet) „violett"

węi̯ər (wīer) „künstlicher Teich"

gšwei (geswīe) „Schwägerin"

wei (wīe) „Hühnerweih"

bęi̯l (bīel) „Beil".

Ferner sämtliche Feminina auf *-ie*:

šriberei (schriberíe) „Schreiberei".

Als Lehnworte sind zu betrachten:

gidęi̯ə (gedīhen) und

ĭwęi̯ə (-wīhen) „einweihen" statt zu erwartenden **gidīχə, *ĭwīχə* (vgl. *fərtsīχə* < verzīhen).

Aus den flektierten Formen ist das *ei* auch in den Nominativ gedrungen:

blei (blī gen. blīwes u. blīes)

drei (mhd. flekt. drīer) „drei"

frei (fl. vrīer)

brei ist undialektisch.

Anmerkung. In unsern Gegenden scheint sich dieser Prozess im Laufe des 16. Jahrhunderts vollzogen zu haben, wie die Quellen darthun. Die ersten *ei* für mhd. ī tauchen 1550–1560 auf. RQ *drey* (1559), *seyen* (1559). Pl. Br. (1551—1557) hat noch ausschliesslich ī: *druckery, fryer, wigerlin.*

§ 146. Wo sich kein Hiatus zeigte, unterblieb die Diphthongierung. Aus den flektierten Formen entsteht *drei*; aber *drī* in: *drĭtsœ* (drīzëhen), *drĭssĭg* (drīzec). Ebenso *frei*, aber: *frĭttĭg* (vrītac), *frĭlĭg* (vrīlīche) „freilich".

---

[1] Vgl. Hunziker LII.

[2] Über dieses Wort vgl. auch *ū* im Hiatus § 188, Anm.

Digitized by Google

Anmerkung 1. *drį̄* in Zeitbestimmungen: *drį̄* „3 Uhr", *halbər drį̄* „halb 3", *dreifiərtl uff drį̄* „ein Viertel vor 3", sowie *drį̄glėkklĭ* „Glocke, welche um drei Uhr läutet", leite ich mit Kauffmann § 87, 1 von mhd. driu ab.

Anmerkung 2. Entlehnungen aus der Schriftsprache sind: *šwein* statt **šwį̄n.*[1] Das echt dialektische Wort ist *sąu.* Ferner *fein* neben gesetzmässigem *fį̄n.* Noch deutlicher giebt sich die schriftsprachliche Herkunft durch das *ai* zu erkennen in *gaiər* „Geier", das in BsSt. wie in den meisten schweizerischen Dialekten *gį̄r* lauten müsste (mhd. gīr), vgl. *fį̄r* (vire) „Feier", *fónnspį̄r* „von Speyr", ein Familienname.

gšeit[2] halte ich mit Kräuter (ZfdA. 21, 266) lieber für eine Ableitung aus schiuwen, als für eine Anlehnung an die Schriftsprache. Vgl. das in vielen deutschen Dialekten vorkommende „gescheut".

§ 147. Nach *diəkslə* (dīhsel) „Deichsel" zu schliessen, wäre auch für Basel-Stadt die bekannte Diphthongierung vor *χ* + Kons. anzunehmen,[3] wenn sich nicht in den übrigen Fällen, wo Diphthongierung zu erwarten wäre, einfacher Vokal zeigte: *lį̄χt* (līhte), *fį̄χt* (viuhte). Zwar erwähnt Spreng die Formen: *Diechsel, giecht, liecht, fiecht, Fiechte,* setzt aber zu den drei ersten „Fremdwort"; es ist also wohl anzunehmen, dass die undiphthongierten Formen die echt baselstädtische Lautform repräsentieren.[4]

§ 148. In der Verkürzung bleibt der Laut (wie bei *ŭ̯* > *ū̯*) geschlossen: *ĭ̯*

gri̯ffə (grīfen)
šli̯ffə (schlīfen)
bissə (bīzen)
bšissə (beschīzen) „betrügen", vgl. Schm. Wb. II, 475. DWb. I, 1559 ff.
šprissə (sprīze) „Holzsplitter"
də liš̆š (du līst) „liegst"
tsišt̆g (zīstac) „Dienstag", vgl. Schm. Wb. II, 1071

---

[1] Auch in Leerau ist *šwīn* ungebräuchlich, Hunziker S. 236.
[2] Schweiz. meist *gš̆d.*
[3] Vgl. Winteler S. 127, Seiler S. 177, Stick. S. 51, Hunziker S. LVII.
[4] Vgl. Heusl. § 82.

Digitized by Google

gits (gīz) „Geiz“
tsittĭg (zītec) „reif“.

Anmerkung. Verschlusslenis + stimmloser Laut bewirkt Kürze und Offenheit des vorhergehenden Vokals[1] in: *ɛ̆pšə* oder *hĭpšə* (ībesch) „Eibisch“, dessen Qualität noch nicht genügend aufgeklärt ist.[2] Ferner: *rɛ̆pse* (Frequentativ zu rīben; gebildet wie grinsen zu grīnen). *fɛ̆lɛ̆xt* (vil līhte) „vielleicht“, vgl. Heusl. § 50. *hɛ̆next* (hīneht) „vergangene Nacht“, vgl. Heusler § 52; Schm. Wb. I, 1135. *fɛ̆nd* (vīnt) „Feind“ zeigt Verkürzung wegen folgendem Nas. + Kons.[3]

Mhd. ĭ.

§ 149. Offene Kürze ɛ̆ bleibt in den meisten Fällen erhalten:

mitt (Präpos.)
fišš (visch)
bilgərə (mhd. bilern) „Zahnfleisch“, vgl. Schm. Wb. I, 230; Hunziker S. 30. Näheres bei Tobler, App. S. 53a. DWb. II, 24. Stalder I, 171
šmittĭ (smitte) „Schmiede“
dimbər (timber) „dämmerig“
drillə (drillen) „drehen“, vgl. Schm. Wb. I, 566
grind (grint) „Kopfausschlag“, derb „Kopf“, vgl. Schm. Wb. I, 1003
himpɛ̆rĭ n. (hintber) „Himbeere“
immĭs (inbīz) „Mittagessen“
šində (schinden) „plagen“
litsə (litzen) „leuchtend blicken“, vgl. Schm. Wb. I, 1548 himel-litzen
špissĭg (zu spiz, Bratspiess) „am Spiess gebratene Fleischstücke“, vgl. Schm. Wb. II, 687; Hunziker 247; Tobler, App.: spéss
bšiss (beschiz) „Betrug“
niss (niz) „Lausei“
riñn (ringe) „facilis“

---

[1] Vgl. Heusl. § 47.
[2] Seiler S. 175 weist für BsLd. geschlossenen Vokal nach.
[3] Weiteres darüber § 198.

Digitized by Google

inn (in) „ihn“ betont
imm (im) „ihm“ bet.
biss (imperat. zu wesen) „sei“
giχtər pl. (giht) „Konvulsionen bei kleinen Kindern“.

§ 150. Dehnung zu *ī* findet statt in:
birə (bir) „Birne“
digə in *digə flaiš* „gedörrtes Fleisch“ (zu mhd. dīhen, austrocknen)
ụ̄sfisərə (zu visel, Faser) „ausfasern“, vgl. Hunziker S. 87; Stalder I, 373
šilə (schilhen) „schielen“
'kiɸl (kifel) „Kiefer, maxilla“
šmid (smit) „Schmied“
hirts (hirz) „Hirsch“,[1] vgl. Schm. Wb. I, 1171
'kirsĭ n. (kirse) „Kirsche“
sidər (sider) „seitdem“
tsigər (ziger) „feste Bestandteile der Molken“
tsibələ (zibolle) „Zwiebel“
i lis (ich lise) „lese“.

§ 151. Unaufgeklärt sind bis jetzt die Formen *ī̩χ*, *ī̩* (ich), *fī̩l* (vil)[2] und *tsī̩l* (zil) geblieben.[3] Ob wir mit Heusler ein lautliches Agens, das unter nicht mehr erkennbaren Motiven gewirkt hat, annehmen müssen oder vielleicht nur an Entlehnung aus der Schriftsprache zu denken haben, lasse ich dahingestellt.

Für das etymologisch dunkle *šwī̩bōgə* (ahd. swibogo) ist in älterer Sprache wohl *ī* anzusetzen. Vgl. Kluge, Etym. Wörterbuch: „Schwibbogen“. Schm. Wb. II, 615.

Mhd. *ē*.

§ 152. Wenn nicht vor *r*, erhält sich der Laut lang und geschlossen: *ē̩*
mē (mē) „mehr“
wēnĭg (wēnec)

---

[1] Über die Affrikata vgl. Heusl. § 99.
[2] Auch im schwäb. *fəil* Kffm. § 77 mit Anmerk. 2.
[3] Vgl. Heusl. S. 47; schwäb gesetzmässig *tsī̩l* Kffm. § 74, 2.

Digitized by Google

gsē (gesēn) „sehen erblicken“
lēnə (lēhenen) „leihen“
šlébiksə (zu slēhe) „Knallbüchse aus Schlehdorn“
tsēχə (zēhe) „Zehe“
bēd (bēde) masc. „beide“
šnē (snē)
rē (rēch) „Reh“ ist wohl Lehnwort anstatt *rēχ*, vgl. Tobler, App. 360a, Réchtóbel „Rehetobel“.

§ 153. Vor *r* dagegen erhält *ē* offene Qualität *ę̄*.
ēr (ēre)
lērə (lēren) „lehren“ und „lernen“, vgl. Kffm. § 72, 1
hēr (hērre)
gēr (gēr) „Lanze“
sēr (sēre) „sehr“
'kērə (kēren)
ēršt (ērst).

Mhd. *è*.

§ 154. Bleibt kurz und offen *ę̆* in:
bękk (becke) „Bäcker“
šępfə (schepfen)
ęffl (leffel)
tsęllə (zellen) „zählen“
węllə (wellen Sievers, Beitr. IX, 564) „wollen“
mętsgə (metzjen) „schlachten“
štękkə „stecken“ trans.
šęllə „schälen“
ękkə m. (ecke f. n.) „Ecke“
fər-gęlštərə (zu galster, Zauber) „verstören, irre machen“, vgl. Schm. Wb. I, 903, Mankel 168, DWb. XII, 704
hęll (helle)
'kęštənə (kesten) „Kastanie“
gęltə (gelte) „Eimer“
bęldər (Kompar. zu balt)
węšš (ahd. wesca Graff I, 1081) „Wäsche“

Digitized by Google

leššə (leschen) „löschen“
hemd (ahd. hemidi) „Hemd“
fremd (ahd. fremidi)
tsettəmlĭ (setzt ein mhd. *zetem, ahd. *zetum voraus, das mit nhd. „zetteln“ verwandt ist) „lange, hingestreute Reihe irgendwelchen Materials“, vgl. über diese Sippe Schm. Wb. II, 1159; Stalder II, 469; Hunziker 308; Tobler, App. 453; Mankel 272.

Fernere Beispiele für *e* bietet der primäre Umlaut (§ 24—72).

§ 155. In der Dehnung wird *ĕ* zu *ę̄*:
hębə (heben) „halten“
lęgə (legen)
gęgə (gegen)
rędd (rede)
ęsl (esel)
rędər (pl. zu rat) „Räder“
jęgər (jeger) „Jäger“
ęländ (ellende)
šrędg (schrege) „schräg, schief“
pflęgl (ahd. phlegil) „Flegel“
šmęlər (comp. zu smal) „schmäler“.

§ 156. Vor *r* dagegen ist es stets offen: *ę̄*
šwęrə (swern) „schwören“
ęrml (ermel) „Ärmel“
ęrgərə (ergern) „ärgern“
męrts (merze)
špęrə (spern) „sperren“
fęrĭg (verec) „fertig“
bęrsĭg (bersich) „Barsch“
dęrə (derren) „dörren“
lęχχə (lerche) „Lärche, larix“
ęrkl (erker) „Erker“
dęrt (mhd. dert, vgl. Kffm. § 65 b) „dort“.

§ 157. Mhd. *ĕ* verschiebt sich zu *ä* vor Nasal + Konsonant:
brändə (brente) „hölzernes Milchgefäss“

Digitized by Google

äntə (ente)

wäntələ[1] „Wanze“ führe ich auf ein älteres *wentel zurück, da die jetzige Form nie aus wantlūs entstanden sein kann. Vgl. *grundələ* zu grundel „Gründling“)

änd (ende)

händ (pl. zu hant)

händ (hent), Plur. Präs. Ind. von „haben“

bländə (blenden)

gšändə (schenden) „schelten“

bändl (bendel) „Band“

bränd (pl. v. brant)

ferštändīg (verstendec)

éländ (ellende)

gländər (gelender)

šwändĭ (in vielen Flurnamen zu ahd. swenten, ausroden) „Reute“

šränts (zu schrenzen) „Riss“

gläntsə (glenzen)

šwäntslə (swenzeln) „zierlich einhergehen“

gräntsə (grenze)

fänštər (venster)

'känštərlĭ (kensterlīn) „kleiner Schrank“

gšpäñšt (gespenste)

häñšt (hengest)

häñkə (henken) „aufhängen“

däñkə (denken)

fəräñkə (verrenken) „ausrenken“

šläñkərə (slenkern) „schleudern, „schwingen“, vgl. Mankel 246

šläñkə (zu slingen) „Schlinge“, vgl. Schm. Wb. II, 526 ff.

špäññlər (spengler) „Blechner“

äññl (engel)

bäññl (bengel) „derber Stock“

---

[1] Vgl. Tobler, App. 444b.

Digitized by Google

läññə (lengen) „reichen, ausreichen, darbieten“

däññələ (tengeln) „wiederholt klopfen“, vorzugsweise vom Zuschlagen der Sense, vgl. DWb. II, 925

äññ (enge)

tswäññə (twengen)

štäññl (stengel)

mäñgə (men(e)ger)

štämpfl (stempfel) „Stempel“

lämpə (zu lampen, mhd. lempe, ein Stück Fleisch) „Kappe am Strumpf“; andere ursprünglichere Bedeutung s. Seiler S. 186

nämmlïg (nem(e)lïch)

'kämpfə (kempfen)

dämpfə (dempfen)

štämmə (stemmen)

tsämmə (zesemene) „zusammen“

šämmə (schemen) „schämen“

grämms (*geremse collect zu ram) „Gitterwerk“.

§ 158. Vor dentaler Nasalgeminata entzieht sich *e* dieser Einwirkung: *brĕnnə, dĕnn, 'kĕnnə* etc.

§ 159. Nach alledem restieren noch folgende Fälle mit *ä* statt *ĕ*:

Von Einfluss scheint fürs erste *ts*[1]

bläts (got. plat-s, ahd. plez Graff III, 363 mhd. plez) „Lappen“; vgl. Stalder I, 183 blätz, bletz, Schm. Wb. I, 464 Plètz'n (offen *e*), Tobler, App. 56b Blètz (offen), Hunziker 31 bläz, Mankel 221 plats (< *ä*), DWb. II, 109 u. VII, 1933.

fätsə (Kluge, et. Wb. stellt es zu vazzen „kleiden“ mhd. vetze) „Fetzen“; vgl. Stalder I, 357 fätzen, Id. I, 1148 fëtze, Schm. Wb. I, 781 Fètz'n.

läts (ahd. lezi got. as. lat) „verkehrt, falsch“, Stalder II, 167 letz, lätz, Schm. Wb. I, 1546 létz (geschlossen), Tobler, App. 296a lètz (offen), Hunziker 165 lëz (offen),[2] Mankel 190 lats (offen), DWb. VI, 794.

[1] Vgl. auch die Verschiebung *a* > *ä* § 176.

[2] *ä* und *ë* bei Hunziker ohne lautlichen Unterschied, beide = unserm *ä*.

Digitized by Google

'kätsər (mhd. ketzer, ahd. fehlt, vgl. DWb. V, 639) „Ketzer"; vgl. Stalder II, 97 Kätzer, Schm. Wb. I, 1315 kétzə' (geschlossen), Tobler, App. 91b Chätzer, Hunziker 147 chëzer.

mäts (Koseform zu Mechthild oder nach Winteler Beitr. 14, 460 zu „Magd") „meretrix".

brätsəlĭ (Demin. zu „Bretzel", ahd. brezita, brizella Graff III, 317 mhd. prezel); vgl. Schm. Wb. I, 576 Brézn u. Brètzgə˜, Hunziker: brëzele.

pfätsə (mhd. pfetzen) „kneifen"; vgl. Schm. Wb. I, 446 pfätzen u. pfitzen, Stalder I, 161 pfätzen.

Ferner *tš*:

gwätšə (mhd. quetzen, quetschen) „quetschen"; vgl. Schm. Wb. I, 1398.

Ich führe hier eine Anzahl onomatopoetischer Bildungen auf, die auch teilweise zu *a* (§ 176) gehören mögen:

bätšə „patschen"

dätšə „flach aufschlagen"

gnätšə Geräusch beim Auspressen eines Saftes

blätšə = *bätšə*

rätšə „mit den Zähnen knirschen", auch „ausplaudern"; vgl. Stalder II, 261.

§ 160. In allen andern Fällen, wo die Mundart *ä* statt *ę̈* aufweist, ist wohl sekundärer Umlaut anzunehmen; so in:

gšläχt (gislahti) „Geschlecht"; vgl. Schm. Wb. II, 500 Gschläht

gläχtər (ahd. hlahtar Graff IV, 1112); vgl. Schm. Wb. I, 1418 Lachter

dräχtər (trahtari) „Trichter"; Stalder I, 294 Trachter

häχt neben *hę̈χt* (ahd. hahhit) „Hecht"; Schm. Wb. Hécht (geschl.), ebenso Id. II, 981 und Hunziker 125

dräkk (ahd. *drecchi, mhd. drec) „Dreck"; Schm. Wb. I, 565 Dréck (geschl.), Tobler, App. 150b Drèck (offen), ebenso Hunziker 58 drëk, und Mankel 268 trak

Digitized by Google

häks (ahd. hagezussa, hagezissa „Hexe"; Schm. Wb. I, 1047 Hècks, DWb. IV², 1299

fœrbə (mhd. varwen, verwen) „färben"; Schm. Wb. fárbm

mœrt (market, merket) „Markt"; Schm. Wb. I, 1652 mar't; vgl. § 76

aerĭ n. (ahir) „Ähre", vgl. § 76.

'kœnl (ahd. chanali) „Dachrinne"

œnĭs (anīs u. enis) „Anis", lat anīsum; vgl. Id. I, 264

dällər (erst im 14. Jahrh. aus it. tagliare) „Teller"; Schm. Wb. I, 598 *ä* u. *á*.

§ 161. Folgende Wörter gehen wohl auf altes *ë* zurück:

äχt (ahd. 'ë'ckorodo, mhd. 'ë'ht); vgl. Id. I, 81

häχχl (Etymologie s. Id. II, 969) „aufgesprungene Haut"

šnäkk m. (ahd. snëccho) „Schnecke"; vgl. Schm. Wb. II, 566 *è*, Heimb. § 32 *ä*, Mankel *a* (< *ä*), Hunziker *ë*, Tobler, App. *è*; also überall offen

räkkholdər (mhd. r'ë'ckholder, vgl. Kluge, Et. Wb. „Wachholder"); Tobler, App. 360 *è*, Hunziker *ë*, Mankel *a*, DWb. VIII, 449

flœrə (mhd. vl'ë'rre) „Fleck"; Id. I, 1205 *flärre*", Schm. Wb. I, 794 *è*, Hunziker *ä*, Mankel *a*

štältsə (ahd. st'ë'lza); vgl. Heimb. § 32, Schm. Wb. II, 754 *Stęlzn* (geschlossen)

lättə (mhd. l'ë'tte) „Lehm"; Schm. Wb. I, 1532 *è*, Hunziker *ë*

šnäpf m. (mhd. sn'ë'pfe); Schm. Wb. II, 578 *è*, Heimb. § 32, Hunziker *ë*

fægə (mhd. v'ë'gen) „fegen"; vgl. Id. I, 686, Schm. Wb. I, 696 *(é)*, Mankel *fáįə*.

Unklar ist *mässər* (mhd. mezzger); vgl. Behaghel, Germ. 34, 264.

§ 162. Völlig isoliert stehen die Formen *'kaigl* (Kegel), Brant, Narr. 68, 8 keiglen) „Kegel", *raigl* „mutwilliges, ausgelassenes Kind" und *haig* (præs. conj. von haben).

Digitized by Google

Vielleicht liegt hier eine Zusammenziehung vor. Dass mhd. kegel zu *kejel keil[1] (wie kugel > kaul) werden konnte, ist an sich nichts wunderbares (vgl. *aidäkslĭ* < egedëhse); aber das Wiederauftreten des *g* muss auffallen. Möglicherweise haben wir auch an eine alte Nebenform *kaigilo, die auf Epenthese aus *kagilo beruht, zu denken.

raigl[2] stelle ich zu mhd. reie, reige „Tanz" (dieses weiter zur Sippe rīhe, rīge „Reihe").

haig ist schon mhd. belegbar[3] und wird auf verschiedene Arten erklärt: 1) aus ahd. habeje durch Zusammenziehung,[4] 2) aus einer Kontamination von haban mit eigan,[5] 3) endlich als Verhärtung des *i* (statt *e*), wie es in vielen Mundarten der Schweiz eingetreten ist,[6] eine Hypothese, die jedoch für Basel-Stadt dahinfällt, da in diesem Dialekt der Conj. Präs. endungslos ist. — Am annehmbarsten scheint mir fast immer noch die erste Erklärung.

Mhd. *æ*.

§ 163. *æ* bleibt in:

i gæb (ich gæbe)
læg (læge)
rætig (rætich) „Rettig"
ræs (ræʒe) „scharf, salzig"
štræl (stræl) „Kamm"
mæntĭg (mhd. mæntac < *mānintac Kffm. § 676) „Montag"
lær (lære) „leer"
gfræs (gevræʒe) „Fratze"
gædər (ge-æder) „zähe Bestandteile des Fleisches"
gæχ (gæhe) „jäh"

---

[1] Vgl. Hildebrand DWb. „Kegel". 12.
[2] Vgl. Ähnliches im Bayrischeu *Reigl* < Regina Schm. Wb. II, 73.
[3] S. Weinh. al. Gr. § 374.
[4] Paul mhd. Gr. § 181, 1; DWb. 4b 814.
[5] So Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 127.
[6] Id. II, 890.

Digitized by Google

§ 164. In Wörtern wie:

maɻə (mæjen) „mähen"
naɻə (næjen) „nähen"
baɻə (bæjen) „bähen"
saɻə (sæjen) „säen"
blaɻə (blæjen) „blähen"
draɻə (dræjen) „drehen"

hat sich das *j* mit dem Stammvokal zum Diphthongen verbunden, worauf dieser Kürzung erlitt. Das so entstandene *äi* hat sich gesetzmässig zu *ai* entwickelt. Also: *mæjen* > **mäɻ-en* > *maɻ-ə*.

Mhd. ë.

§ 165. *ë* hat in Basel-Stadt als regelmässigen Vertreter *ä*:

säks (sëhs)
wällə (wëlle) „Reisigbündel"
läftsgə (lëfse) „Lippe"
šmäkkərlig (mhd. smëcker, schlank) „mager, blass aussehend"
jättə (jëten) „gäten"
bräštə (brëste) „Gebresten"
gäll (Conj. zu gëlten) „gelt, nicht wahr!"
fäktə (vëteche)[1] „Fittig"
näšplə (nëspel) „Mispel"
mälχə (mëlken) „melken"
bämsl (pënsel) „Pinsel"
sällə (sëlber) „jener"
šläkkə (slëcken) „schlecken, lecken".

§ 166. Gedehnt ist es in:

hærts (hërze)
færsə m. (vërsen) „die Ferse"
gšwær (swër) „Geschwür"
wærtig (wërctac) „Werktag"
næbə (enëben) „neben"
læbərə (lëbere)

[1] Vgl. Heusl. § 59.

Digitized by Google

æbhai (*ebehöu) „Epheu“
fərœblə (rëben, sich rühren) „langsam hinsterben“
þœb (behëbe) „haltbar“
wœgə (wëgen) „Gewicht haben“
štœgə (stëge) „Stiege“
brœglə (brëgeln) „schmoren“
wœfərə (wëfern) „sich unruhig bewegen“
šwœfl (swëfel) Fr. Ryff 54, 7 schwebel
tsœχə (zëhen) „zehn“
gœl (gël) „gelb“
bifœlə (bevëlhen)
brœmə (brëme) „Stechfliege“
jœsə (jësen) „gähren“
mœl-wišš (mël, Staub, Kehricht) „Staubbesen“
mœs (mëz) „Mass“.

§ 167. Mhd. *ë* > *e*. Man hat es verschiedenlich versucht, diese Erscheinung auf eine Art Umlaut zurückzuführen,[1] ohne jedoch überall zu völlig reinen Resultaten zu gelangen. Bis auf weiteres lasse ich diese Theorie als unerwiesen dahingestellt und begnüge mich damit, die einzelnen Fälle aufzuführen. Vor *st* waren beide Laute im Mhd. schon teilweise zusammengefallen; vgl. Franck, ZfdA. 25.

šwęštər (nhd. swëster, aber vgl. Hartmann, Greg. 449: vester; Kffm. § 69, 3; Schm. Wb. *ę*
gęštərt (gëster) „gestern“; Kffm. ib.
węštə (wësten) „Westen“
sęštər (sëster zu sëhs) „Sester“ [2]
dęšto (dëste) „desto“
dręššə (drëschen) „dreschen“; vgl. Kffm. a. a. O. § 69, 3b Anm., Schm. Wb. *ę*
gręssig (krësse) „Kresse“; Kauffmann, Beitr. XIII, 394

[1] Luick, Beitr. XI, 495 f.; Paul, Beitr. XII, 548 f.; Kauffmann, Beitr. XIII, 393 u. XIV, 163; jetzt auch schwäb. Ma. § 69, 3; Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 26.

[2] Über *sęks* = unserm *säks* vgl. Kffm. § 69, 3.

Digitized by Google

fęlsə (vëlse) „Fels"; Paul, Beitr. XII, 548, Schm. Wb. *ę*; vgl. Litteraturblatt für germ. und rom. Philologie 1887, 5, 206

bęlts (pëlz) „Pelz"; Paul ibidem, Schm. Wb. *ę*

šęlm (schëlm) „Schelm"; Luick a. a. O. 496

hęlm (hëlm), aber *Willhälm*; Kffm. § 69, 3b Anm.

węlk (wëlc) „welk"

ęppər (ëtewër) „jemand"; Schm. Wb. *ę*[1]

ęppȝs (ëtewaȝ) „etwas"[1]

pfęrsȝg (pfërsich) „Pfirsich"; Kffm. § 69, 3b Anm.

§ 168. Mhd. *ë* > *ę̄* in der Dehnung:

ę̄bə (ëben), aber *nœbə* (enëben); Kauffmann Beitr. XIII, 393 u. schwäb. Ma. § 69, 3b; Id. I, 43

lę̄dȝg (lëdec); Kauffmann, Beitr. XIII, 394 und schwäb. Ma. § 69, 3b.

Lehnwort ist *ę̄bər* (ëber); Id. I, 46.

Auffallend ist ferner *ę* in:

gsę̄ (inf. u. ptc. von gesëhen)

gšę̄ (von geschëhen)[2] nebst ihren Pluralen: *gsę̄nd* u. *gšę̄nd*; ferner

tsę̄ntnər (zëhentnære) ein Familienname.

Heusler (§ 72) nimmt veränderte Silbentrennung an, ohne jedoch zu befriedigenden Ergebnissen zu gelangen. Für:

tsę̄dl „Zettel" ist wohl mhd. zedel, nicht zëdel anzusetzen (it. cedola, franz. cédule)

wę̄lə (ahd. hwalih, weler) „welcher"; Luick, Beitr. XI, 495.

Mhd. *ā*.

§ 169. Auch in Basel-Stadt findet der über das grösste Gebiet des Alemannischen verbreitete Übergang zu *ō* statt, und zwar ist das Ergebnis hier völlig geschlossenes *ǭ*.[3]

Das früheste Beispiel von *o* für *ā* lässt sich in Basler Quellen aus dem Jahre 1402 nachweisen: *gestrofet* (RQ 79, 27)

---

[1] Das Schwäbische zeigt regelmässige Vertretung. Kffm. § 69, 2.

[2] Karth. 447, 11 *gescheen*.

[3] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 36.

Digitized by Google

neben vielem *a*: *rat* etc. Die Wandlung mag daher um die Wende des 14. Jahrhunderts vor sich gegangen sein. — Beispiele:

štō (stān)
pfōl (pfāl)
blōtərə (blāter)
dōχtə (tāht) „Docht“
dōpə (tāpe) „Tatze“
mōs (māʒe) „eine Mass“
mōsə (māse) „Fleck“
šnōk (snāke)
šōl (schāl) „Fleischbank“
ōbə (āben[t])
nōχbər (nāchgebūre) „Nachbar“
špōt (aus dem Adv. spāte)
dō (dā)
gō (gān) „gehen“
lō (lān) „lassen“
ōmgält (āme) „Ohmgeld“
ōdərə (ādere) „Ader“
grîənšpōn (grüenspān)
bōbšt (pābes) „Pabst“ wird immer seltener. Dafür tritt jetzt das Lehnwort *bābšt* ein.
fərdōχt (verdāht)
ōnĭ (āne)
wōpə (wāpen)
ōl (āl) „Aal“, daneben jetzt mehr *āl*
šmōχtə (*smāhten; die mhd. Wbb. setzen *ă* an).

§ 170. Vor *r* wird dieses $\bar{o} > \bar{o}$:
jōr (jār)
hōr (hār)
wōrət (wārheite).

§ 171. Verkürzung[1] tritt ein in:
brǒχt (brāht) „gebracht“
lǒssə (lāʒen) „lassen“

[1] Vgl. über diese Fälle Heusl. S. 43.

Digitized by Google

jǫ̈kkəb (Jākob)
hǫ̈χtsịtt (hōchgezīte) „Hochzeit".

§ 172. *ā* + *w* entwickelt sich zunächst in den flektierten Kasus zu *āu* > *ąu*, das dann durch Analogie in die unflektierte Form tritt.

grąu (mhd. grā, flekt. grāwer)
bląu (blā) „blau"
ląu (lā) „lau"
brąuə (brā) „Braue".

§ 173. In allen anderen Fällen, wo *ā* für mhd. *ā* gesprochen wird, liegt Entlehnung aus der Schriftsprache vor:

bābšt (pābes) „Papst"
āl (āl) „Aal"; doch hört man auch noch *ǭl*
ándāχt (andāht) „Andacht"
grāf (grāve) „Graf". Das *ǭ* zeigt sich noch in *markrōfəland*, „Markgrafenland"; Fr. Ryff 27, 22 u. ö *groff*
waffə (wāfen) „Waffe"
gnād (genāde) „Gnade", Fr. Ryff 8 *gnod*
gwāl (quāl) „Qual"
sāt (sāt) „Saat"; vgl. Seiler 270 *sotede*
'kaplān (kapellān)
špinát (spināt). Echt mundartlich ist *špínnət*
salāt (salāt); Stick. 31 *salòt*
-bār (-bār, -bære), in vielen Fällen *-bər*
glār (klār); altbasl. *klǭr* Seiler 57; so auch bei Fr. u. Andr. Ryff
špidál (spitāl), älter *špǫ̈ttl*
altár „Altar"
i hā (ich hān) „ich habe" möchte ich gegenüber Heimb. (S. 217) lieber aus der Unbetontheit erklären, die hauptsächlich bei Hilfsverben statt hat.

Mhd. *ă*.

§ 174. Kürze *ă* erhält sich in:

ámmələmœl (amel) „Stärkemehl"
aňkə (anke) „Butter"

Digitized by Google

baχχə (bachen) „backen“
blaχχə (blahe) „breites Leintuch“
battə (baten) „nützen, fruchten“
batse (batze) „Münze im Werte von 10 Centimes“
ábraññ (zu ranc) „Anlauf“
glapf (klapf) „Knall“
falt m. (valt) „Falte“
gállə[…] (galhert) „Gallerte, Gelee“
glants (glanz)
glašt (glast) „blendender Schein“
jaχt (jaget) „Jagd“
jašt (zu jësen) „Hitze im Kopf“ Hunziker 141 = „Hast“. Mankel: „Gährschaum, Hitze, Eifer“
masslaidig (zu maz, Speise) „verdriesslich“, vgl. Schm. Wb. I; 1662, DWb. VI, 1747
šrants (schranz) „Riss“
i štand (ich stehe), vgl. Hätzlerin 76, 23
našt (ast) „Ast“, vgl. Kffm. § 61, 3a *našt, nǭdəm* u. DWb. VII, 421
štapflə (stapfel) „Stufe“
šalte (schalten) in der Schiffersprache: „ein Schiff mit der Stange vorwärtsstossen“, vgl. Stalder II, 307, Tobler, App. 383a, Hunziker 217
grapp (rappe) „Rabe“ [1]
kalχ (kalc) „Kalk“ [2]
máltsgass (zu malāt, malz, aussätzig) eine Strasse in Basel, vgl. dazu ferner: Stalder II, 194 malzig „molsch, saftig“; Tobler, App. 310b malass „sich übel befindend, schwach“; Mankel 199 màltsik „kränklich“, màltslə „kränkeln“; Schm. Wb. I, 1584 malatsch, malatz; DWb. VI, 1514.

§ 175. Dehnung in:
ābə (abhin) „hinab“
ānə (anhin) „hin“

[1] Über das *g'* vgl. Kffm. § 58, 1, u. 155, 5a.
[2] Über den zweiten Guttural Heusl. § 60.

Digitized by Google

fāsnaht (vasnaht) „Fastnacht", kann seines langen Vokals wegen schon nicht als Ableitung von „fasten" erklärt werden

ferstāblə (zu staben, steif werden) „vor Kälte starr werden", vgl. Stalder II, 388, Tobler, App. 405 b, Hunziker 249, Schm. Wb. II, 718

gšpān (gespan) „Genosse"

hābər (haber) „Hafer"

wāglə (zu wage) „Wiege", vgl. Stalder II, 427, Schm. Wb. II, 867

šparsə (spargel), Stalder II, 380 Sparsach, Sparsich, Sparz

tsāblə (zabelen) „zappeln"

mālə-šloss (malhe, Felleisen) „Vorhängeschloss", vgl. Mankel, S. 199;[1] DWb. VI, 1510.

§ 176. *šš* und *tš* bewirken eine Verschiebung von *a* > *ä*[2] in:

wäššə (waschen), Schm. Wb. II, 1039

fläššə (vlasche), Id. I, 1219

däššə (tasche)

äššə (asche)

lätš (it. laccio) „Schleife, verzogener Mund", Stalder II, 158

rätšə „plaudern", Schm. Wb. II, 190, Stalder II, 261.

Auf sekundärem Umlaut scheinen zu beruhen:

šwätsə (swatzen)

hätslə (atzel) „Heher".

Mhd. *ō*.

§ 177. Lang und geschlossen *ǭ*:

tswō (zwō)

flōts (vlōʒ) „Floss"

grōss (grōʒ)

grōnə (krōne)

---

[1] Dehnung vor *lh* mit Ausstossung des *h* findet sich z. B. noch in *bifælə* (bevēlhen), *šǭlə* (schēlhen); vor *rh*: *fųrə* (vurh), *mærə* (merhe) etc.

[2] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 24; dagegen Kffm. § 123 a.

Digitized by Google

flō f. (vlō) „der Floh“
sṓd-brunnə (sōd)
šōss f. (schōʒ) „der Schooss“
šlōswiss (zu slōʒe) „schlossweiss“.

§ 178. Vor *r* steht *ǭ*:
rōr (rōr) „Rohr“
ōr (ōre) „Ohr“
mōr (mōr) „Maurus“
'kōr (kōr) „Chor“.

Mhd. *ŏ*.

§ 179. *ŏ* bleibt *ǫ̆* in:
bollə (bolle) „Knolle“
grott (krotte) „Kröte“
bottə (geboten) part. pass. Zuruf beim Fangspiel, wenn man Waffenstillstand wünscht
dókkədə-'känštərlĭ (zu docke, Puppe) „Puppenhaus, -schrank“, vgl. Stalder I, 286
dotsəd (totzen) „Dutzend“
drottə (trotte) „Kelter“
hotslə (hotzen) „schütteln“, Stalder II, 57 f.
fər-lotst (zu lotze, ungeschickter Mensch) „nachlässig gekleidet“, vgl. Mankel 196
mokkə (mocke) „Brocken, Klumpen, umförmliches Stück“
mótthuffə (mot) „glimmender Haufen auf dem Felde“
šopf (schopf) „Schuppen, Scheune“
goššə (s. Id. II, 480) derb für „Mund, Maul“; in Leipzig *guššə*
obs (obeʒ) „Obst“
gloffə (geloufen), vgl. Kffm. § 78, 1.

§ 180. In der Längung wird der Vokal geschlossen: *ǭ*.
bōlə (boln) „schleudern“
bōdə (bodem) „Boden“
brōsmə (broseme) „Brosam“
gnōdə (knode) „Knöchel“

Digitized by Google

'kodər (koder) „schleimiger Auswurf", vgl. DWb. 5, 1569

'kōg (koge, Seuche) ein Schimpfwort

dolə (tol) „Kloake"

lōsə (losen) „horchen"

rōdl (rodel) „Liste"

gštōlə (gestoln) „gestohlen".

§ 181. Vor *r* ist *o* stets lang und offen *ǭ*:

gnōrtsə (knorzen „kneten") „sich mit etwas abmühen"

dōrkə (torken „keltern") „unsäuberlich mit Flüssigkeiten umgehen"

fōrə (vorhe, vgl. *fǭrə* < vurhe) „Föhre"

šōr-ǭsə (zu schorn) „Scharreisen an den Hausthüren"

wōrgə (worgen) „mühsam schlucken, Brechreiz haben"

štōrg (storc) „Storch"

mōrn (morne) „cras"

§ 182. Vereinzelte Verdumpfungen zu *u* finden sich in:

dǫ̆pfə (topfe) „Punkt, Tüpfel", Stalder I, 327; Schm. Wb. I, 615; Tobler, App. 141 a; Hunziker 65.

tsǫ̆pfə (zopf) „Haarflechte", Stalder II, 482; Schm. Wb. II, 1145: zopf; Tobler, App. 279 a; Hunziker 314.

fǭrt (vort), Id. I, 1042

hǭnig (honec) „Honig", vgl. Stalder II, 63 *Hung*; Schm. Wb. I, 1119 *Hönig*; Tobler, App. 279 b *Hung*.

wǫ̆χχə (woche), Schm. Wb. II, 836; Tobler, App. 449 b

wǫ̆lkə (wolke), Tobler, App. 450 b; Schm. Wb. II, 907; Hunziker 303.

§ 183. Eine solche Verdumpfung hat auch statt in dialektisch gewordenen Fremdwörtern, wenn *o* vor Nasal zu stehen kommt:

ǫ̆ñklə (oncle)

'kǫ̆ntə (it. conto) „Rechnung"

'kǫ̆ntǭr (comptoir)

'kǫ̆mǭd (commode) „bequem"

bǫ̆mberdíərə „bombardieren".

Digitized by Google

Letztere drei allerdings in der Unbetontheit.

§ 184. Überall ist dieses Lautgesetz nicht durchgedrungen infolge der verbreiteten Kenntniss des Französischen:

gǫ̈mmī̤ (commis)
'kǫ̈mpǫ̈ttə (compote)
gǫ̈mjakk (cognac).

Mhd. *ū*.

§ 185. Bleibt als geschlossene Länge: *ṳ̄*:

glūrə (wird zu nord. lūra, schlummern, gestellt; spät mhd. lūren, lauern, mit übertragener Bedeutung) „mit halb zugedrückten Augen blicken"; vgl. DWb. VI, 304

būχə (būchen) „mit Lauge waschen"

grūsə (krūse) „Wassergefäss"

dūχ (zu diuhen, niederdrücken) „niedergeschlagen, verdutzt"; Stalder I, 323, Hunziker 63

gūgə (*gūge) in der Redensart: *uff der gūge hā* „auf dem Halse haben", vgl. Id. I, 156

hūrə (hūren) „kauern"

múhaimlĭ (mūcheime) Grille"

rūχ (rūch) „rauh"

sūrampflə (sūrampfer)

'kúdər-wältš (kūder-) „unverständliche Sprache"

wūrĭ (Etymon?) „Weiches vom Brot".

Anmerkung. Wohl als Ablaut zu *au* ist das *ṳ̄* in *rṳ̄m* (mhd. rām, ro m) „Rahm, Sahne" zu erklären. Zu erwarten wäre **rǭm*, und so lautet es in gewissen Maa. Stalder II, 282;[1] Schm. Wb. II, 92 weist bei dem Österreicher Seifrid Helbling (ZfdA. IV, 1—284) I, 1055 die Form *milchrûm* nach. Auch die Vorgeschichte des Wortes ist völlig dunkel, vgl. Kluge, Etym. Wb. unter „Rahm".

§ 186. Auffallend durch seinen Diphthongen ist: *dąusig* (tūsent), in den meisten schweizerischen Dialekten mit *ṳ̄*. Kräuter (ZfdA. XXI, 265) und Behaghel (Gesch. d. d. Spr. § 35) erklären die diphthongierte Form als Entlehnung aus der Schriftsprache infolge seltenen Gebrauchs.[2] Diese Deutung

[1] Kffm. § 94, 2 vermutet in mhd. rāme sog. umgekehrte Schreibung.

[2] Ebenso *deifl* (tiufel) s. u. § 199 Anm.

Digitized by Google

aber scheint mir nicht ausreichend begründet zu sein, da die Worte „tausend“ und „Teufel“ in allen Sprachen echt volkstümlich sind und für Flüche und Kraftausdrücke ungemein häufig verwendet werden. Vielmehr glaube ich die Entwicklung solcher Diphthonge der emphatischen Betonung, unter die sie oft zu stehen kommen, zuschreiben zu müssen. Von Zürichern und Aaargauern — die beide noch die lautgesetzliche Form *tüfel* besitzen — ist mir mitgeteilt worden, dass im höchsten Affekte nicht selten *töüfel* gesprochen werde (tūsent dagegen bleibt undiphthongiert). Und so möchte ich denn auch für tūsent, das in Kraftausdrücken nicht minder häufig vorkommt, ursprüngliche Doppelformen voraussetzen, von denen sich die emphatische später verallgemeinert hat.

§ 187. In der Verkürzung bleibt *ū* geschlossen: *ŭ̯*:

grutt (krūt) „Kraut“
kuts (kūz) „Kauz“
lutt (lūt)
brutt (brūt) „Braut“
suttər (sūter, Schuster) Familienname
suffə (sūfen)
huffə (hūfe)
ˈkuftŭ̯g (*gehūfetec zu hūfe) „bis oben voll“, Tobler, App. 220b, Hunziker 105
luštərə (lūstern) „geheim lauschen“.

§ 188. *ū* im Hiatus wird zu *ǫu*:[1]

bǫuə (bū(w)en)
drǫuə (tru(w)en)
brǫuə (brūwen)
ˈkǫuə (kiuwen, kūwen)
grǫuə (part. zu riuwen, rūwen, gerūwen) „gereut“, vgl. Kögel, Beitr. IX, 541
gšrǫuə (entweder part. geschrūwen zu einem schriuwen = schrīen, wie es z. B. in Grieshabers Predigten vorkommt, oder Analogiebildung nach Formen wie *grauə*) „geschrieen“.

[1] Vgl. den analogen Vorgang bei *ī* § 145, also: $-\bar{u}-^{Vok} > -\breve{u}\underset{\cup}{u}-^{Vok} > -o\underset{\cup}{u}-^{Vok} > -\varrho\underset{\cup}{u}-^{Vok} > -a\underset{\cup}{u}-^{Vok}$.

Digitized by Google

Aus den flektierten Kasus ist der Diphthong in den Nominativ gedrungen bei *sąu* (sū gen. sūwe); dagegen gesetzmässig: *dų̄*.

M h d. *ŭ*.

§ 189. *ŭ* bleibt kurz und offen *ų̄*:

butšə (butzen) „anstossen"
blundər, n. (blunder, m.) „Wäsche"
blutt (blut) „nackt"
bukk (zu biegen) „eingedrückte Stelle", Stalder I, 237
'kuttlə (kutel) „Eingeweide", vgl. Kffm. § 81, 1
glumsə (zu glünsen) Frequentativ zu „glimmen"
grumsə (vgl. grunsic, grimsic zu grimm) „fortwährend seine Unzufriedenheit äussern"
bruntsə (brunzen) „pissen"
duñkə (tunken) „tauchen"
šrundə (schrunde) „enge Schlucht, Gletscher-, Felsriss"
lumml (lumbel) „Lendenstück"
gunnə (gunnen) „gönnen"
suñkau (zu sunt) „Sundgau im Elsass"
unšlĭg (unslit) „Unschlitt", Kffm. § 157, Anm. 3
guttərə (zu lat. gutta? guttarium?) „Gasgefäss", vgl. Tobler, App. 230 b
šmuts (smuz) 1. „Kuss", 2. „Fett"
šupfə (schupfen) „stossen"
šuts (schuz) „Schuss".

In Fällen, wo n h d. *o* eingetreten ist:

sunšt „sonst"
wullə „Wolle"
sunnə „Sonne"
summər „Sommer"
bsundərs „besonders"
drummlə „Trommel"
nunn „Nonne"
lukk „locker".

Digitized by Google

Anmerkung. Ablautsformen von *i* sind *šų̈ŋ̃kə* (afries. skunka) „Schinken“ (Kffm. § 81, 3) und *fų̈ŋ̃kə* (mhd. vinke) „Finke, Tuchbeschuhung“.[1]

§ 190. Dehnung zu *ų̄* findet statt in:

dų̄r (durh) „durch“
fų̄rə (vurhe) „Furche“
dų̄rn (turn) „Thurm“
gų̄fə (glufe) „Stecknadel“, Stalder I. 455; Schm. Wb. I, 1326
gų̄rə (gurre) „böses Weib“
hų̄bl (hubel) „mässige Erderhöhung“
ų̄χig (zu ahd. erchan Id. I, 436) „echt, rein“
lų̄g (lüge) „Lüge“
gų̄glhopf (zu gugel, Kapuze) „eine Art Kuchen“, Näheres bei Heusl. § 67
šų̄rts (schurz) „Schürze“
sų̄n (sun) „Sohn“
mų̄nĭ „Bullen, Zuchtstier“ stelle ich als Ablautsform zu man „Mann“ d. i. „Männlicher“
huñ̃nər (hunger)
'kunnš (kumst) „kommst“.

Mhd. œ.

§ 191. Dieser Laut schliesst sich zu *ę̄*[2]:

blēd (bloede)
šēn (schoene)
bēs (boese)
flēχnə und *flēχtə* (vloehenen) „seine Habe in Sicherheit bringen“[3]
dēdə (toeten)
hēχər (hoeher Comp.)

---

[1] *fį̈ŋ̃kə* existiert in Basel-Stadt nicht (vgl. Id. I, 868 nach Seil. 116). Seiler hätte die beiden Formen für Stadt und Land auseinanderhalten sollen.

[2] Vgl. Kffm. § 140, 1.

[3] Fr. Ryff 53, 7 *flöchten*.

Digitized by Google

So auch als Umlaut des sekundären $\bar{o} < \bar{a}$:

šēff (pl. zu *šōff* < schāf) „Schafe“

špētər (Comp. zu *špōt* < spāte)

grēmlĭ (Dem. zu *grōm* < krām).

§ 192. Vor *r* steht offenes $\bar{ę}$:

hērə (hoeren)

rērlĭ (roerelīn)

ríñnherĭg wird von einem Hause gesagt, das so leicht gebaut ist, dass man darin jedes Geräusch hört; vgl. Tobler, App. 364 b

'kērĭg (gehoerec) „tüchtig“.

Mhd. *ö*.

§ 193. *ö* wird zu $\check{ę}$[1]:

meχt (möhte)

deχtərə (pl. zu tohter)

leχχlĭ (Dem. zu loch)

'keχχənə (köchinne)

gšpett (gespötte)

frešš, f. (vrosch).[2]

§ 194. Dehnung zu $\bar{ę}$ findet statt in:

grēšpelĭg (zu krospel) „mürbe, spröde“ (vom Backwerk)

ēl (öl)

fēgəlĭ (vögellīn)

hēlĭ (*höle, hüle) „Höhle“

bēglə (*bögelen, *bügelen, erst seit dem 17. Jahrh. belegt) „ein Kleid ausplätten“; vgl. DWb. II, 219.

§ 195. Vor *r* steht offene Länge $\bar{ę}$:

wērtlĭ (wörtelīn)

fērmlĭ (*vörmelīn) „geschnitztes negatives Holzbild, worin Zuckerbrod abgedrückt wird“

fēχtə (vörhten)

---

[1] Vgl. Kffm. § 84 ff. und 140, 1.

[2] Diese Form ist nur noch belegt bei C. Forer, Tierbuch (Frankf. 1583): *die frösch* s. DWb.

Digitized by Google

dērft (Conj. praet. dörfte)
mērsl (mörser).

Mhd. *iu*.

§ 196. *iu* verengert sich zu *ī*:[1]

bīlə (biule) „Beule“
drībl (triubel) „Traube“
áb-dīχlə (zu diuhen) „heimlich, verdutzt abtreten“, vgl. dūχ § 185; DWb. II, 831 daucheln
dīχl (tiuhel) „Wasserleitung“
šīχə (schiuhen) „scheuchen“
šīrə (schiur) „Scheune“
tsīghūs (zu ziuc, Waffenausrüstung) „Rüsthaus“
hīsər (pl. hiuser) „Häuser“.

§ 197. In der Verkürzung *ĭ*:

brikkm (briutegome) „Bräutigam“
grits (kriuze) „Kreuz“
littə (liuten)
šnitsə (sniuzen) „sich schneuzen“
nitt (niuwet) „nichts“, nicht zu verwechseln mit *nı̯ĭtt* „nicht“, das mit seinem offenen *i* auf eine mhd. Form mit kurz *i* zurückgeht
sifftsgə (siufzen)
ditš (tiusch) „deutsch“.

§ 198. Eine scheinbare Ausnahme ist *frı̯ĭnd* (vriunt). Dieser Lautwandel erklärt sich aber, wie bei *fı̯ĭnd* (§ 148 Anm.) aus dem folgenden Nas. + Kons.

Anmerkung. Anderweitige Verkürzungen vor Nas. + Kons.: *ūı̯sgänts* (ūsgēndes) „Ende eines Termins“ z. B. *usgänts där wuχχə* „Ende dieser Woche“; *ı̯ĭllf* < *enlif* < *einlif* BsLd. *einlef* und *entlef* (Id. I, 283); *tsuəntsĭg* < *tswentsĭg* < zweinzec; *brümmbı̯ĭrĭ* < *brōmberĭ* < brāmber. Als parallele Erscheinungen führe ich aus anderen Sprachen an: frz. *onze* < ūndecim < ūndecim, got. vinds *vēndas gr. *ἄενϝ-* (Part.) **ἀϝηνϝ-* ai. vānt- lat. vĕntus; lat. mĕmbrum < *mēms-ro etc.

[1] Kffm. § 140, 1.

Digitized by Google

§ 199. Mhd. *iu* im Hiatus hat sich durch *öü* nach *ęi* hin entwickelt:

spreiər (spriuwer) „Spreu"
reiə (riuwen) „reuen"
heiəl (iuwel, Eule) „unordentliches Haar"
hǫ̈reiəl (oriuwel, Ohreule) bedeutet dasselbe mit Anlehnung an *hǫ̈r* „Haar"[1]
eiər (iuwer) „euer"
gneiə (kniuwen) „knieen"
drei (ge-triuwe) „treu"
nei (niuwe) „neu"
gnei (kniu) „Knie".

Anmerkung. Über *deifl* (tiufel) vgl. § 186.

Mhd. *ü*.

§ 200. *ü* wird BsSt. zu *ę̈*:[2]

fimf (vünf)
drimlə (türmeln) „taumeln"[3]
gfrišt (gevrüste) „Frostbeulen"
gillə (gülle) „Jauche"
siffig (*süffec) „süffig, angenehm zu trinken", Schm. Wb. II, 231
'kimmĭ (kümin) „Kümmel"
minχəštai „Mönchenstein", ein Dorf bei Basel; aber *mę̈nχ* „Mönch".

§ 201. Dehnung zu *ę̄* findet statt in:

kībl (kübel)
ībər (über)
flīgl (vlügel)
tsībər (*züber, zuber)
bīnĭ (bün) „Bühne"
firduəχ (vürtuoch) „Schürze"
šīrpfə (schürpfen) „schürfen"

---

[1] Über die Bedeutung vgl. man *fərkų̈tst* (zu kūz) „zerzaust".
[2] Vgl. Kffm. § 86 ff. u. 140, 1.
[3] Stalder I, 31, 3 erklärt das Wort aus *drum* „um, herum".

Digitized by Google

mīglĭg (mügelĭch) „möglich“
'kīnĭg (künec) „König“.

Mhd. *ei*.

§ 202. *ei* hat sich zu *ai* entwickelt:[1]

'kaib (keibe, erst spät) „Aas“, Schimpfname[2]
faiss (veiz) „fett“
glaitĭg (geleitec) „glatt, gelenkig“
gšwaigə (gesweigen) „zum Schweigen bringen“
haišš (eischen) „heischen“
laim (leim) „Lehm“
waidlĭg (weideline) „leichter Nachen“
waitsə (weize) „Waizen“
daig (teic) „weich, überreif“, vom Obst
glaiχ (ahd. keleih Ic. N. Hattemer 3, 404 b; Summ. Heinr. vgl. Kögel Beitr. IX, 336; Kffm. § 92, 1) „Gelenk“. Dieses Wort mag mit:
šaiχə derb für „Bein“ (zu schinke gehörig?) aus denjenigen Dialekten eingedrungen sein, die Vokal vor Nasalbildungen diphthongieren[3]
ai (ei) „Ei“
gaine neben *gœnə* (ahd. geinōn, ginēn, ginōn) „gähnen“.

§ 203. Ebenso ist *ai* das Ergebnis von sekundärem mhd. *ei*,[4] das durch Zusammenziehung aus *ege* entstanden ist:

saiš, sait, gsait „sagst etc.“
draiš etc. „trägst“
aidäkslī (egedëhse) „Eidechse“
maitlī „Mädchen“.

Anmerkung. Fr. Ryff (52, 34) schreibt auffallenderweise *ferdettiget* (mhd. -degedingen) „verteidigt“ und *thettiget* (53, 21) noch in der alten Bedeutung: *wart der tag .... gehalten und thettiget.*

---

[1] Über Schrift und Aussprache vgl. Kauffmann § 91 mit Anm. 1 u. 2.

[2] Vgl. DWb. V, 431, 2.

[3] Vgl. Staub, Ein schweizerisch-alemannisches Lautgesetz (Frommann, Maa. 7, 18. 191. 333).

[4] Im Schwäbischen von obigem lautlich getrennt Kffm. § 93.

Digitized by Google

Mhd. *ou.*

§ 204. Mhd. *ou* entspricht in der Ma. *ɑu* (mit hellem *ɑ*):
baum (boum)
laub (loup)
glaubə (gelouben)
daub (toup) „taub" u. „wütend, zornig"
šáub-dekkĭ (schoup) „Strohmatte"
hauə (houwen)
frau (vrouwe)
dauə (touwen) „tauen".

Mhd. *öu.*

§ 205. *öu* (d. i. *öü*) wird *ai* (§ 17):
fraid (vröude)
šnaikə (snöuken) „stöbern"
daibələ (Umlaut zu toup) „sich wütend geberden"
štraiffə (ströufen) „streifen"
štraiə (ströuwen) „streuen"
raibər (röuber)
baim (pl. v. boum)
draim (pl. v. troum)
hai (höu) „Heu"
lai (löu) „Löwe"[1]
štaiblĭ (Demin. zu stoup) „Stäubchen"
'kaiffər (köufer).

Mhd. *ie.*

§ 206. *ie* hat sich diphthongisch erhalten als *i̯ə*:
bšiəssə (zu schiezen) „ausgeben, fruchten"
šiəpə (schiepe) „Schuppe"
griən (grien) „feiner Kies"
griəs (griez) „Gries, körniges Mehl"
niənə (nienen) „nirgend", vgl. Weinh. al. Gr. S. 241
šliəffə (sliefen) „schlüpfen"
tsiəχə (ziehe) „Überzug des Bettzeugs"

---

[1] Vgl. Kauffmann, Beitr. XII, 207 ff.

Digitized by Google

siəχ (siech) nur noch Schimpfwort
miəšš (mies) „Moos".

§ 207. Gegenüber den meisten schweizerischen Dialekten (vgl. Id. I. 20. 95. 629) hat Basel-Stadt den Wandel von anlautendem *ie* zu *je* mitgemacht:

jẹ̄ (ie) „je"
jẹ̆tsə (iezuo) „jetzt"
jẹ̄də (ie der) „jeder".

Vgl. DWb. IV², 2274.

Mhd. *uo*.

§ 208. *uo* schwächt sich zu *u̯ə* ab:

bluəšt m. (bluost f.) „Blüte, Zustand des Blühens"
druələ (zu trüel, Kelter?) „unsauber essen, dass die Kleider beschmutzt werden", vgl. Stalder I, 312
gnuə (genuoc)
muəmə (zu muome) „plaudern"
šuəpfə (schuofe) „Schöpflöffel"
úñkšuəffə (zu schaffen) „formlos, plump"
wuər (wuor) „Damm- und Schleusenwerk"
wuəštə, jetzt mehr *huəštə* (huoste) „Husten"[1]
muəldə (muolde)
ruə (ruowe) „Ruhe"
ruəĭg (ruowec) „ruhig".

Anmerkung. *almuəsə* noch bei Spreng (mhd. almuosen), jetzt meist *almō̯sə*; ebenso ist *bū̯də* (buode) Lehnwort.

Mhd. *üe*.

§ 209. *üe* hat in Basel-Stadt *i̯ə* ergeben:

briələ (brüelen) „brüllen"
driəsə (drüese) „Drüse"
friə (vrüeje) „früh", vgl. Id. I, 1292
bliə (blüejen)
gmiəs (gemüese)
miə (müeje) „Mühe"

[1] S. Möller, Beitr. VII, 463; Kluge, Vorgeschichte der altgerm. Dialekte (in Pauls Grundriss I, 357) § 26.

Digitized by Google

griəssə (grüezen)
rieffə (rüefen) „rufen"
wiəšt (wüeste) „hässlich".

II.

VOKALISMUS DER UNBETONTEN SILBEN.[1]

1. ALLGEMEINERES.

A. PRÆFIXE.

Mhd. *ge-*.[2]

§ 210. Die lautgesetzliche Form in Basel-Stadt ist *g* mit Schwund des unbetonten *e*. Dieselbe tritt auf vor allen Dauerlauten (also auch vor Vokalen und *h*):

1. In Partizipien: *gfălle, grŭn̄n̄ə, gmaint, glœgə, gẹ̈rgərət* „geärgert", *gässə* „gegessen".

2. In Infinitiven: *gsẹ̄* (gesēn, gesëhen) „sehen, erblicken", *gwẹ̈nnə, gwẹ̈nnə* (gewennen) „gewöhnen", *'kẹi̯ə* (gehīen) „werfen".

3. In Adjektiven und Adverbien: *grād, gmain, gnuəg, gšwind.*

4. In Substantiven: *gwẹ̄r* „Gewehr", *gšpäñšt* „Gespenst", *gfäñn̄niss, gsẹ̈ts, 'kẹ̄g* „Gehäge", *gœdər* „Geäder".

§ 211. Vollständig schwindet *ge* vor allen Verschlusslauten:

bundə „gebunden", *däñkt* „gedacht", *dọ̄* „gethan", *bọ̈ttə* „geboten", *bẹ̈ss* „Gebiss", *biət* „Gebiet" vgl. Fr. Ryff 52, 30, *brästə* „Gebresten", *dẹ̈kk* „Gedeck, Couvert bei Tische".

§ 212. Oft ist das volle Präfix wieder eingetreten, wenn durch Schwinden desselben eine Formenkategorie undeutlich geworden war. Freilich haben wir auch nicht selten Entlehnungen aus der Schriftsprache anzunehmen.

---

[1] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 42 ff.

[2] Behaghel a. a. O. § 55; Kffm. § 120a u. 121.

Digitized by Google

1. In Partizipien: *gidān*[1] „gethan“ ist eine solche offenkundige Neubildung, welche in Fällen verwendet wird, wo das lautgesetzliche *dǭ* nicht mehr ganz verständlich ist, z. B. *mit dämm išs nit gidān* „damit ist es nicht gethan, abgemacht“. Ferner steht *gi-* stets bei Partizipien, deren Infinitiv schon *gi-* hat. *gibǫ̈rə* zu *gibœrə* „gebären“ etc.

2. In Infinitiven, wo es ebenfalls Neubildung ist: *gibœrə* statt **bœrə* < *g'bœrə*, *gibiətə*, *gideiə* „gedeihen“.

3. In Adjektiven und Adverbien: *gibräχχlig* „gebrechlich“, *gidultig* „geduldig“.

4. In Substantiven: *gibriəl* „Gebrüll“, *gibīrg* „Gebirge“, *gibɪ̈ss* „Gebüsch“, *gidaňkə* „Gedanke“, *gidŭlt* „Geduld“.

Mhd. *ent-*.

§ 213. Die volle Form *änt* ist entschieden Entlehnung aus der Schriftsprache. Zu erwarten wäre **-ət*, wie wir es in vielen schweizerischen Dialekten vorfinden. In dieser Gestalt zwar ist das Präfix in Basel-Stadt nicht mehr erhalten; aber in dem *t* von *fərtlauffə* „entlaufen“, *fərtwitšə* „entwischen“ etc. dürfen wir wohl noch einen letzten Rest davon erkennen, denn in der Bedeutung stimmen diese Verba vortrefflich zu Bildungen mit *ent-*: sie haben sämtlich die bei Grimm, Gramm. II², 797 ff. aufgeführten Bedeutungen; so heisst *ferwitšə* „erwischen“, *fərtwitšə* aber „entwischen“; *fərlauffə* „verlaufen, irre gehen“, *fərtlauffə* „entlaufen; *fərlẹ̄nə* „ausleihen“, *fərtlẹ̄nə* „entlehnen“.

Interessant für den Konsonantismus ist: *ụ́səgwitšə* „hinausentwischen“, ein Beispiel für die bekannte Verschiebung von *tw* < *kw*, wie sie vorzugsweise auf md. Gebiet statt hat.

Mhd. *ver-*.

§ 214. *ver-* hat sich zu *fər-* abgeschwächt, das zugleich die Funktion von *zer-* übernommen hat:

fərsụ̄mə „versäumen“, *fərlŭmpt* „zerlumpt“, *ferĭssə* „zerreissen“.[2]

---

[1] Über *gi-* st. *ge-* vgl. Excurs § 240, 4; dagegen Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 55, 3.

[2] Zahlreiche Beispiele s. Id. I, 509.

Digitized by Google

Mhd. *er-*.

§ 215. *er-* wird zu *ər-* und ist als Resultativpartikel in allen schweizerisch-alemannischen Dialekten noch im weitesten Umfang verwendet:

ərässə „fertig essen", *erläññe* „erlangen, erreichen".[1]

Mhd. *be-*.[2]

§ 216. *be-* hat in der Mundart dieselben Entwicklungsphasen aufzuweisen, wie *ge-*, nur dass die Form *bi-*[3] noch mehr Boden gewonnen hat als *gi-*.

Das lautgesetzliche *b* findet sich nur vor Dauerlauten:

1. In Infinitiven: *blañnə* (belangen) „sich nach etwas sehnen, ungeduldig warten", *p̣altə* „behalten", *blampə* (zu lampen) „niederhängen", *bšauə* „betrachten", *bę̈ländə* eigentl. „beelenden", „kränken".

2. In Adjektiven und Adverbien: *bañn* „bange", *p̣æb* (behebe) „fest, haltbar", *bštandə* (bestanden) „von gesetzten Jahren".

3. In Substantiven: *bštę̈kk* „Besteck", *bsuəχ* „Besuch" etc.

Doch sind die Beispiele äusserst spärlich und meist ist dieses gesetzmässige *b* nur vor *s* zu belegen.

Für völligen Schwund weiss ich nur einen Fall namhaft zu machen: *grę̈pnuss* „Begräbnis"; doch ist auch dieser nicht ganz sicher, da wir schon in mhd. Zeit die Form grebnus ohne das Präfix vorfinden (mhd. Wb. I, 562b).

Im Übrigen ist die neuere Form *bĭ-* ziemlich allgemein durchgedrungen: *bi-ę̈rə* „beehren", *bi-úrdailə* „beurteilen", *bi-hauptə* „behaupten", *bi-lę̈rə* „belehren", *bi-faññə* „befangen", *bi-gwœm* „bequem", *bi-ruəf* „Beruf", *bi-dārf* „Bedarf", *bi-laññ* „Belang" etc.

B. ENDSILBEN.

§ 217. Die ehemaligen Endsilbenvokale haben in Basel-Stadt drei Vertretungen: *ə*, *ĭ* und völliger Schwund.

---

[1] Weiteres Id. I, 401.

[2] Kffm. § 120b.

[3] Vgl. Excurs § 240, 4.

Digitized by Google

Im Auslaut werden ehemalige unbetonte Vokale apokopiert, ausgenommen $\bar{\imath}$[1]: *gǭb* (ahd. *gāba), *i gī̯b* (ahd. ih gibu, mhd. ich gibe).

Unbetontes *e* bedarf des Schutzes von folgendem *r*,[2] *n* oder des mhd. Nebentons, um sich zu halten: *raibər* (röuber) „Räuber", *štœrbə* (stërben), *gǭtmət* (ptc. geátemèt) „geatmet", *ər ǭtmət* (átemèt) „er atmet", *gruədərət* (gerúoderèt) „gerudert", *gāblə* (gábelè), „Gabel", *ǭdərə* (āder) „Ader" mit Übergang in die schwache Deklination; aber mit Synkope: *bändl* (bendel) „Band", *ǭtm* (ātem), *gmaχt* (gemachet part.), *dər ē̯ltšt* (eltest) „der ältest", *makt* (maget) „Magd", *lauft* (loufet) „läuft".

Anmerkung. Geht ein Verbalstamm auf dentalen Verschlusslaut *d* oder *t* aus, so erhält sich das *ə* in der III. Sing. Präs. Ind. und im Part. Pass.: *šādət* (doch auch *šätt*), *gšādət* „schadet, geschadet", *bättət* „betet, gebetet".

Das scheinbar ungesetzliche *-ə* der schwachen Feminina und vieler Maskulina: *tsū̯ŋ̈ŋ̈ə* (mhd. zunge), *šādə* (mhd. schade) statt **tsū̯ŋ̈ŋ̈*, *šād*[3] ist aus den obliquen Kasus eingedrungen, welche mhd. auf *-ən* ausgehen.[4]

C. MITTELSILBEN.

§ 218. Die alten Mittelsilben sind sämtlich nur durch die schwächsten Stufen *ə*, *ĭ* — vertreten.

Regel ist völliger Schwund: *nǭdlə* (nādele), *räχnə* (rechenen), *rĭtlə* (rütelen), *ǭtmə* (ātemen).

ə hat sich vor *r* und in neueren Ableitungen erhalten: *ǭdərə* (āder), *fi̯ppərə* (vipere) „Viper", *ruədərə* (ruoder[e]n); *lämpələ, lampəlĭg* (zu lampen, schlaff niederhängen), *wi̯ttələ* (zu wīt) „nur aus der Ferne schön scheinen", *äñkələ* (zu anke) „nach Butter riechen", *saiχələ* „nach Harn riechen".

---

[1] Vgl. Excurs § 222 ff.

[2] Gegenüber dem Schwäbischen, Kffm. § 119, 2a.

[3] Vgl. Kffm. § 119, Anm. 1.

[4] Endungslose Maskulina sind z. B. *štœrn hās* etc.

Digitized by Google

Ebenso hält sich *ə* vor ehemaliger Doppelkonsanz: *fẹ̈gəlĭ* (vogellīn), *'kẹ̈bəlĭ* (kübellīn).

D. VOKALENTFALTUNG.

§ 219. Nur zwischen Konsonant und *r* kann sich in Basel-Stadt ein Vokal entwickeln: *saffərə* (safran), *haññərī* (franz. Henri). Die in ahd. Zeit so häufige Vokalentfaltung zwischen *r* + Kons. (eribi, duruft) ist heute nicht mehr belegbar.[1]

§ 220. Eine Art von eingeschobenem Vokal, sei es aus euphonischen oder rhythmischen Rücksichten, finden wir in Ausdrücken wie: *brẹ̈nntsəsĭ* „brennt es sie?" etc., wo zwischen den beiden *s* der indifferente Vokal *ə* eintritt; aber *brenntsdi* „brennt es dich?"

§ 221. Umstellung scheint in: *hibšəlig* (hübeschlīch) „leise, zart" vorzuliegen.

Exkurs über unbetontes *i*[2] (stets = *ĭ*).

§ 222. Besondere Schwierigkeiten verursacht die Beurteilung des unbetonten *i*, wie es uns inlautend sowohl als auslautend in der Mundart entgegentritt. Auch jetzt noch sind die Ansichten über den Ursprung dieses rätselhaften Lautes geteilt. Behaghel (Zur Frage nach einer mhd. Schriftsprache, Basel 1886, und: Gesch. d. d. Spr. § 50) ist der Meinung, dass in dem auslautenden *-i* der heutigen alemannischen Dialekte das alte *-ī* zu erblicken sei, während Kauffmann (Beitr. XIII, 464 ff. u. a. a. O.) darin eine auf Tonwechsel beruhende Erhöhung aus dem Reduktionsvokal zu sehen glaubt. Meines Erachtens haben beide Theorien innerhalb gewisser Grenzen ihre Berechtigung. Betreffs des alten *-ī* aber wird Behaghel, wenigstens nach den von mir angestellten Untersuchungen, wohl Recht behalten. Wann und wo die Kauffmann'schen Erhöhungsgesetze in Wirksamkeit

[1] Über einen Rest dieser Erscheinung s. § 252.

[2] Vgl. Kffm. § 116 mit zahlreichem Belegmaterial namentlich aus älteren Quellen.

Digitized by Google

treten, werden wir weiter unten (§ 235 ff.) zu betrachten haben.

Demnach glaube ich vor allem in den von Adjektiven und Verben abgeleiteten Femininen, wie *hēχĭ* (ahd. hōhī) „Höhe", *rḭttĭ* (zu rītan) „Schaukel" etc., Erhaltung des alten *-ī* annehmen zu dürfen.[1] Auch Leitzmann hat in seiner Laut- und Formenlehre von Grieshabers Predigten (Beitr. 14, 509) an dieser Ansicht festgehalten, ohne sich jedoch weiter darüber auszulassen. Freilich vermag das häufige Vorkommen der Formen auf *-i* in jener Zeit (13. Jahrhundert) an sich schon das Kauffmann'sche Gesetz für diese Kategorie zu entkräften. So finden wir überhaupt das *-i* auf dem grössten Teile des alemannischen Gebiets von der ältesten Zeit an bis heute belegt (Graff II, 528 ff.; Weinh. al. Gr. § 406; Kffm. a. a. O.); wo wir also *-e* antreffen, haben wir darin entweder den Einfluss einer Schriftsprache zu suchen, oder die betreffenden Denkmäler sind auf einem Gebiet entstanden, das auch heute Abschwächung aufweist.

§ 223. Der Plur. *hēχənə* geht indirekt auf das Notkersche hōhinā zurück, wofür später die schwache Form eingetreten ist.[2] *-ənə* ist aus älterem *-inən* hervorgegangen, wie aus zahllosen Belegen (Weinh. al. Gr. § 407 und in allen Basler Quellen bis tief in das XVI. Jahrhundert) zu ersehen ist.[3]

Diese Abschwächung von unbetontem mittlerem *i* nach dem Hauptton ist in Basel-Stadt Gesetz; vgl. *Willəlĭ* Demin. von Willi „Wilhelm"; *Gḭsəlĭ* Demin. des Familiennamens Gḭsi(n); *álləwīl* < *alli wīl* „immer".

Es sprechen daher gegen Kauffmanns Theorie folgende Umstände:

1. Das fortwährende, wenn auch sporadische Auftreten von *-i* in den Quellen von der ältesten Zeit bis heute.

---

[1] Schwäb. *-e* Kffm. 108g.

[2] hōhinā hätte lautgesetzlich zu *hēχᵊ* (< hoehen < hōhin-) werden müssen.

[3] Vgl. auch den Berner Familiennamen *von Mülinen*, wo das *i* noch heute gesprochen wird.

Digitized by Google

2. Die häufig belegten Plurale auf *-inen*, die sich gewiss nicht zeigen würden, wenn ahd. *-ī* schon in mhd. Zeit sich zu *-e* abgeschwächt hätte.

3. Endlich ist nicht einzusehen, warum alle andern Substantiva auf mhd. *-e* nicht auch diese Erhöhung zu *-i* mitgemacht haben; sollte doch, wenn einmal ahd. guòti zu güète sich abschwächte und dann erst wieder durch den steigenden Ton sich zu *güétĭ* hob, auch ahd. strâʒa (> strâʒe) **štrǫ̊ssĭ*, ahd. zùnga (> zùnge) **tsúňňĭ* ergeben; statt dessen aber haben wir *štrǫ̊ss*, *tsuňňə* (letzteres aus den flektierten Kasus zungen); also mit Apokope des ausl. mhd. *-e*.

§ 224. So leite ich auch die Deminutivformen auf *-lĭ* unmittelbar aus altem *-lī* ab (Kluge, nominale Stammbildung § 59; Kögel, Beitr. 9, 321; Graff II, 25; Weinh. mhd. Gr. § 264, al. Gr. § 270. Von älteren Belegen führe ich folgende an:

Urk.: *Steinli* (a. 1226. 1247. 1259. 1261 etc.), *Pheffili* (1243), *Phefli* (1244), *Meisterli* (1237. 1252), *Gonchli* [*Gouchli?*] (1244), *Chornli* (1255), *Hyrzeli* (1255), *Hirceli* (1265), *Knebli* (1255), *Henli* (1257), *Esilturli* (1259. 1260. 1262 etc., *Snůrli* (1259), *Meierli* (1259), *Kivcherli* (1261), *Swebli* (1262), *Isenli* (1265), *Koserli* (1265), *Reli* (1267), *Vechtili* (1267), *Goweli* (1267), *Shefteli* (1267); Heusl. S. 74: *Stehelli* (1297) etc.

§ 225. An diese Deminutiva reihen sich zunächst die Koseformen auf *-ĭ* (vgl. Weinhold, al. Gr. § 269), welche gleichfalls direkt aus *-ī* hervorgegangen sind: *Haini* „Heinrich", *Ruədi* „Rudolf", *Fritsi* „Fritz", *ätti* (mhd. atte) „Vater", *gę̈tti* (mhd. göte) „Pathe",[1] *œni* (ane) „Ahne",[2] *'Kœrli* (mhd. Kërl).[3] Von Tieren: *špitsi* „Spitz", *šnautsi* ein Hundename, *mų̄ni* „Zuchtstier" vgl. § 190. In tadelndem Sinn (meist Deverbativa): *lappi* (mhd. lappe zu lappen, schlottern) „Tölpel", *šnų̄dəri* „ein Junge, der noch *šnudərət* d. i. seine Nase nicht reinigen kann = junger, unerfahrener Fant", *gę̄li*, BsLd.:

[1] In älteren Quellen *götti*, *göttin* (Weinh. a. a. O.).

[2] Zimr. chron. u. A. *äni*, *eni* Kffm. § 67b.

[3] Urk. *Kerli* (1255).

Digitized by Google

goeli „täppischer Mensch“,[1] *gluñki* (zu *gluñkə*, nachlässig gehen) „nachlässiger Mensch“. Ferner: *druəli, šwätsi, pflänni, gniəmpi, blampi* etc. Hieher gehören wohl auch die Konkreta: *šlü̯tti* (slute) „weites Oberkleid“, *gnü̯tti* (knütel) „Knittel“.

§ 226. Schwieriger gestalten sich die Verhältnisse bei dem Präteritum Konjunktivi, wo sich manches zu Gunsten von Kauffmanns Theorie anführen lässt. So könnte z. B. das ungesetzmässige neue *-i* des Präs. Konj., wie wir es in vielen schweizerischen Dialekten vorfinden (nicht in Basel-Stadt)[2], die Vermutung nahe legen, dass auch im Prät. das *-i* erst wieder neu angetreten sei. Zweitens sprechen auch die Doppelformen des Prät. mit und ohne *-i* für sekundäre Erhöhung des Endvokals; und dennoch muss ich das *-i*, wo es erhalten ist, als Fortsetzung des ahd. *-ī* betrachten. Im Alemannischen der ahd. Zeit gilt bekanntlich die Regel, dass bei starken Verben die Endung kurz, bei schwachen dagegen lang ist (Braune ahd. Gr. § 322a); also nāmǐ, aber suohtī. Demnach hätten wir für das Neualemannische stark *næm*, schwach *suəχtĭ* zu erwarten, was auch in der Hauptsache zutrifft. Wenn wir nun aber z. B. in Grieshabers Predigten (Leitzmann, Beitr. XIV, 504) das *-i* durchgängig vorfinden, so ist wohl anzunehmen, dass in jenem Sprachgebiete das *-i* nach Analogie der schwachen Formen überall eingeführt worden sei.[3]

Auch in Basel-Stadt ist insofern eine Konfusion eingetreten, als die schwachen Verben ihr *-i* nach Analogie der starken verlieren konnten. Es ist dies vorzugsweise bei Hilfsverben und Präterito-Präsentien der Fall, welche schon ihrer Natur nach als satzunbetonte Worte gern Verkürzungen erleiden, z. B. *hätt* (hette), *wö̯tt* (wolte), *sö̯tt* (solte), *miəst* (müeste), *dę̈rft* (dörfte), *mę̈χt, -i* (mehte), *kę̈nt, -i* (al. könde, al. Gr. 399), *wĭsst, -i* (wiste). Ferner: *brœχt* (bræhte), *dœχt* (dæhte).

---

[1] Urk. *Goli* als Eigenname (1230. 1232. 1255), *Goelin* u. *Goeli* (1267).

[2] Vgl. Bosshart S. 14.

[3] Weiteres Belegmaterial bei Weinh. al. Gr. § 368.

Digitized by Google

Neben diesen Fällen haben sich auf der andern Seite solche entwickelt, wo starke Verba das *-ti* der schwachen angenommen haben, z. B. *giəñktĭ* „gienge" neben *giəñ*, eigentümlich ist auch die Kompromissform *giənkt*; *'kœmti*, *'kœm*, *'kœmt; nœmti* u. A. ebenso. Wir sehen also, dass in solchen Verbalformen vielleicht wie nirgends die Analogiebildung ihr Wirkungsfeld hat, und wir bedürfen daher zur Erklärung solcher Doppelformen wohl keines Satzrhythmus, wie Kauffmann (Beitr. XIII, 494) vermutet.

§ 227. Das Präs. Konj. ist in Basel-Stadt endungslos: *i štœl* (ich stële), *i suəχ* = Präs. Ind.

§ 228. Das heutige dial. *ī* kann aber auch auf altes *-ĭn* zurückzuführen sein.

Sehr interessant ist z. B. in der Mundart von Leerau die Doppelheit von *wi̯rtĭ* und *wi̯rtənə*[1] (Basel-Stadt hat nur letzteres). Unzweifelhaft ist *wirti* aus ahd. wirtin hervorgegangen, während *wirtənə* auf die obliquen Kasus ahd. *-ina* (bezw. *-inun*) zurückgeht. Die Genealogie der verschiedenen belegbaren Formen wäre demnach:

1. ahd. wirtin 2. { a. > aarg. *wi̯rtĭ*; b. > wirtin, wirten 3. a. > dial. *wi̯rte*; c. > ahd. flekt. wirtin(n)a { b. > *wi̯rtənə* (Bs.-St.); c. > mhd. wirtinne 4. > nhd. wirtinn }

§ 229. Die Formen auf *-īn*[2] (*kī̯nigīn* etc.) sind wohl eher Entlehnung aus der Schriftsprache, als durch den Nebenton (*'kĭnĭgĭn*) hervorgerufen, da sie meist nur bei undialektischen Wörtern vorkommen (so bei Titeln und Ähnl.), bei echt mundartlichen aber *-ərə* die regelmässige Endung ist. Dieses *-ərə* ist, wie sich aus BsLd. *-ərnə*, schwäb. *ərnə̃* (Kffm. § 107e Anm. 2) erschliessen lässt, als Kürzung von *-ərənə* aufzufassen. Mhd. wescherinne ergab also zunächst ein **wäššərənə*, BsLd. *wäššərnə*, BsSt. *wäššərə*. Aus wescherin geht die in schweiz. Dialekten vielfach belegte Form *wäššerĭ* hervor.

---

[1] Hunziker S. 298.

[2] Vgl. Kffm. § 108e: *-e*.

Digitized by Google

§ 230. Etwas anders verhält es sich mit aarg. *chettənə* — *chettĭ*,[1] BsSt. *'kettənə* aus ahd. chetina. Hier hat sich wohl, durch den Nebenakzent chétinà geschützt, das ahd. *a* als *ə* fortgesetzt, während *chetti* das *a* schon frühe abgestossen hat, wie in *wirti*. Möglicherweise ist *'kettənə* aber auch aus ketin mit Anhängung der schwachen Endung *-e(n)* zu erklären (ketin > obl. ketinen > *kettənə* analog dem Plur. hoehinen > *hę̈χənə*).

Ähnliche Fälle sind *'kę̈štənə* (ahd. chestinna) „Kastanie", *'kŗ̈ttənə* (ahd. chutinna, mhd. küten) „Quitte",[2] *'kŭχχĭ* (ahd. chuhhinna) „Küche".[3]

§ 231. Vereinzelt sind: *'kŗ̈mmĭ* m. (ahd. chumin) „Kümmel", *mīlĭ* f. (ahd. muli[n]) „Mühle", *bŭrdĭ* f. (ahd. burdin) „Bürde". Alle drei kommen in älterer Sprache auch ohne *n* vor, so dass man über ihren Ursprung im Zweifel sein kann.

§ 232. Bei weitem am häufigsten kommt das auslautende *-ĭ* bei Neutris vor, die wohl alle auf *-in* zurückgehen.[4] *'kŗ̈ssĭ* (ahd. kussin) „Kissen", *fŗ̈llī* (ahd. fulīn) „Füllen", *bę̈kkĭ* (ahd. bechin) „Becken", *'kę̈mmĭ* (mhd. kémīn) „Kamin", *'kę̈ssĭ* (ahd. chezzīn u. chezzī) „Kessel", *gŗ̈tsi* (ahd. kizzīn) „Kitze".[5]

§ 233. Folgende Neutra haben in der älteren Sprache keine *n*-Formen aufzuweisen, sie sind also wohl sekundäre Deminutivbildungen: *bę̈rĭ* (ahd. beri, mhd. ber) „Beere", *kŗ̈rsĭ* (ahd. kirsa) „Kirsche", *hę̈ftĭ* (ahd. hefti) „Messerheft", *wŭrĭ* (Etym.?) „Weiches vom Brot", *bŭsĭ, bŗ̈sĭ* Kosenamen für „Katze", *bŭ̈ššĭ* „Wickelkind", *dŗ̈ttĭ* „Puppe", *bŗ̈ppĭ* „Huhn", *gŭtsĭ* „Naschwerk", *pfŗ̈pfĭ* „Pips", Krankheit der Hühner; dann hauptsächlich Körperteile: *'kŗ̈nĭ* (ahd. kinni) „Kinn",

---

[1] Hunziker 147.

[2] Nebenformen **chęštĭ* **chŗ̈ttĭ* sind mir nicht bekannt; doch möglich.

[3] Auch hier wäre ein Sing. **kuχχənə* nicht unmöglich.

[4] Vgl. Kluge, nom. Stammbildg. § 58.

[5] = got. gaiteins adj. „junges v. Ziegen". *-īn* zur Bezeichnung von Deminutiven vgl. got. swein, ahd. swīn zu sū; md. küchen „Küchlein" zu ags. coc s. Kluge a. a. O. § 58.

Digitized by Google

hi̯rnĭ (ahd. hirni) „Hirn“, *fu̯dĭ* (zu vut) „podex“, *ri̯ppĭ* (ahd. rippi) „Rippe“, *bi̯rtsĭ* „Hinterteil von Geflügel“.

§ 234. Endlich gehören zu den Ableitungen auf *-īn* die Stoffadjektiva. Dieselben haben zwar in der neueren Mundart meist die Endung *-ig (hi̯ltsig, i̯sig)* angenommen; aber in einzelnen Resten ist das alte *-īn*, wenn auch analogisch vielfach beeinflusst, noch vorzufinden. Ältere Basler Denkmäler, z. B. Inv. S. 7 u. 8, weisen *silberin, guldin* etc. auf;[1] in der heutigen Aussprache jedoch hört man allgemein *goldə, buəχə, šœffə* „golden, buchen, schöpsen“, wo nicht *-ig* eingetreten ist. Dieses *-ə* ist aber nicht etwa als ein abgeschwächtes *-īn* aufzufassen, sondern vielmehr als eine Analogiebildung nach den flektierten Kasus, wo der reduzierte Vokal gesetzmässig statt hatte. Wir sagen also: *ə goldənə štœrn* < *goldiner und darnach auch *ə goldə li̯ffəli* statt **goldĭ*.[2]

Der Plur. *si̯lberĭ* statt **silbərənĭ* erklärt sich wie *wäššərə* < **wäššərənə* (§ 229). Dazu bildet sich der neue Sing. *si̯lbər (ə silbər gœbəlĭ)*.

§ 235. Wenn auch die obigen Fälle von dem Kauffmann'schen Gesetz fern zu halten sind, so bleibt doch immer noch eine grosse Anzahl unbetonter *i* übrig, die ihre Entstehung zweifellos einer Erhöhung infolge von Unbetontheit zu verdanken haben. So z. B. in entlehnten Wörtern wie: *ˌkăffĭ* „Kaffee“, *Gi̯tĭ* „Göthe“, *i̯ksgi̯sĭ* (frz. excusez). Ebenso kennt der alte Basler in der Schriftsprache kein auslautendes *-ə*, sondern spricht stets *-i̯* oder *ĭ*: *gābĭ* (*-i̯*), *tsuññĭ* (*-i̯*).

Sehr auffallend mit seinem *-ĭ* ist *ǭnĭ*[3] (mhd. āne) (vgl. Id. I, 261, welches diese Form für die ganze Schweiz nachweist). Sollte wirklich die lautgesetzliche Form, lediglich mit Hinterlassung vereinzelter formelhafter Ausdrücke (z. B. ā nōt [BO]) der schriftsprachlichen gewichen sein, oder läge

---

[1] Vgl. auch Id. I, 227.

[2] Vgl. Kffm § 108 c, α u. 109. Im Schwäbischen bestehen noch die alten Verhältnisse: (*buəχe* = schweiz. *buəχĭ*), aber *buəχənə* § 110, 4.

[3] Auch Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 52, 3 muss das *-ĭ* unerklärt lassen

Digitized by Google

hier vielleicht alter Suffixablaut vor? etwa *āniu zu griech. ἄρνυ? An rhythmische Einflüsse wird wohl kaum zu denken sein. Die *i*-lose Gestalt erscheint dagegen durchgängig in *drǭn* (dar āne).[1]

Erhöhung von auslautendem Vokal haben wir auch anzunehmen in: *nį̆mnĭ* (< *nimmē* = niemēr) „nicht mehr".

§ 236. Betreffs der Adjektivendung *-ĭ (altĭ, grǭssĭ, fiərĭ)* im Nom. Sing. Fem., Nom. Akk. Plur. Neutr. und von letzterm wohl durch Übertragung im Mask. Fem. Plur.[2] kann man im Zweifel sein, ob das alte *-iu* darin erhalten sei oder Erhöhung aus dem Reduktionsvokal *-ə* stattgefunden habe. Ich möchte mich eher für das letztere entscheiden, obschon wir in bairischen Dialekten die bemerkenswerthen Formen *sauberie* etc. antreffen, die Schmeller (Maa. Nr. 225) aus *-iu* erklärt. Ich halte aber dieselben für spezifisch bairische Neubildungen, zumal da wir sonst auf keinem Gebiet solche Schreibungen, die auf Erhaltung der ahd. Diphthongen schliessen lassen, vorfinden.

§ 237. Endlich führe ich Fälle auf, in denen nicht auslautendes *i* Erhöhungsprodukt aus unbetontem Vokal ist.

Vor allen scheinen die Sibilanten *s* und *š* diese Wandelung bewirkt zu haben.[3] *ų̆s* (uns),[4] *Glārĭs* (Glarus), *ę̆ppĭs* (ëtewaz).[5] Ferner die Ableitungssilbe *-ĭs*, welche stets eine Vergröberung oder etwas Verächtliches bezeichnet. *brǭtĭs* m. „Braten", *baχχĭs* „Etwas ekelhaft Zusammengeklebtes", *dǭrgĭs* „Etwas Verunreinigtes", *paltĭs* „Düte mit Zuckerwerk" zu „behalten", *bę̄kĭs* „trockener Rotz", *biŭkĭs* „Knirps" vgl. Heusl. § 67, *dämpĭs* „Rausch", *mį̆kkĭs* „Durcheinander, wertloser Kram", *bumpĭs* „Schläge"; *wakkis* speziell „elsässischer Bauer" hat man von vagus hergeleitet (Mankel S. 278), was mir etwas gekünstelt scheint; eher möchte ich es, da im

[1] In Rechtsquellen und Chroniken liest man noch im 16. Jahrhundert *on, an.*

[2] Vgl. Kffm. § 107 b.

[3] Kffm. § 105, 2, und 114.

[4] Kffm. § 105, 4.

[5] Nordschwäb. *ępęs, ępęs* sonst auch *epis* Kffm. § 105, 4.

Digitized by Google

Elsass dafür die Bedeutung „Grobian“ herrscht, mit mhd. wacke „unförmlicher Stein“ zusammenbringen.

Spreng hat *saris* „Rausch“ = dem heute gebräuchlichen *sarass*. Inv. S. 4 *atlis* = „Atlas, Seidenstoff“.

Ob die Ableitungssilbe *-is* in *brǫ̈tis* etc. wirklich auf Erhöhung beruht, ist schwer zu bestimmen, da bis jetzt noch kein sicheres Etymon dafür gefunden ist. Doch habe ich sie hier untergebracht, weil man darin ursprüngliches *-es* vermutet hat; also *baχχĭs* = gebackenes etc.; allerdings stimmt mit dieser Erklärung weder das Geschlecht noch auch grossenteils die Bedeutung. Wohl aber gehören hieher Bildungen, wie *jœglĭs, raibərlĭs, fərštɛ̨kklĭs* (Jagen, Räuber, Verstecken spielen) aus *jagens etc. mit Weiterbildung durch das deminutive *l*.[1]

§ 238. Möglicherweise beruhen auch die Feminina auf *-niss* (für älteres *-nuss* s. §§ 5. 68) auf Erhöhung, wenn man nicht lieber Einfluss der Schriftsprache annehmen will.

§ 239. Hieher ist wohl auch die undialektische Adjektivwendung *-iš* zu stellen, soweit sie aus älterem *-esch* hervorgegangen; vgl. Kffm. § 105, 1 Anm.

§ 240. Anderweitig findet sich erhöhtes *i* in:

1. *-ig* < *-ec*[2] bei Adjektiven und Zahlwörtern, z. B. *hailig* (mhd. heilec), *tswantsig*, älter *tswäntsig* (zweinzec), *drĭssĭg* (drīzec) etc.[3]

2. *-ig* < -ung.: z. B. in *tsĭttĭg* „Zeitung“, welches unmöglich aus einem mhd. *-ing* hervorgegangen sein kann, denn einmal ist diese Endung nur in md. Denkmälern belegbar, und zweitens sprechen dagegen einzelne Wörter, wie z. B. das gut dialektische *hǫ̈rnig* (mhd. hornunc) „Februar“, das in früherer Zeit nie auf *-ing* ausgegangen ist (vgl. Graff IV, 1038;

---

[1] Ferneres bei Stickelberger, Beitr. 14, 404 b; Kffm. § 105, 2. 4. BsLd. spricht *Elsis* (Elsass) (Ryff. *Elses*), *Arlīse* (Arlesheim), *bārfis* „barfuss“.

[2] Kffm. § 105, 5.

[3] Gegenüber den synkopierten Formen, wie sie in andern Mundarten vorkommen *tswäntsg, drīsg* etc. Id. I, 926 (unter „Vierziger“) und schwäb. *nætsk* „90“ Kffm. § 119, 4.

Digitized by Google

Lexer, mhd. Wb. I, 1342; Schm. Wb. I, 1165; DWb. IV², 1832). Neben den Formen auf *ung, -ug* finden sich schon im 16. Jahrhundert solche auf *-ig*. So z. B. bei Fr. Ryff: *hoffnug* 68, 26, *meinug* 70, 37, *hornug* 88, 12, *meinig* 73, 35. Das *u* haben wir wohl als traditionelle Schreibuug anzusehen.[1]

3. *-dĭg* < -tac: *dǫ̣nnšdĭg*„ Donnerstag", *läptĭg* „Lebtag".

4. *bi-, gi-* < *be-, ge-*. Daneben kommen reduzierte Formen vor, was gegen eine Erhaltung des ahd. bi-, gi- spricht (vgl. § 210 ff.).

5. Vereinzeltes: *ăbĭdę́k* „Apotheke", *ăbĭdi̯ĭtt* „Appetit", *kăbĭt·i̯ĭnər* „Kapuziner", *dĭšbĭdi̯ərə* „disputieren", *šĭni̯ərə* „genieren", *hę́rtsĭg* Familienname „Herzog", *ĭm fattər* „dem Vater < *ɱ* < *dɱ*. Schaffhausen spricht z. B. auch *tsfindid* <ze vindende, *o̜bid* „Abend", BsLd. *uffim* „auf dem", während BsSt. *tsfində, o̜bə, uffəm.*

§ 241. Wir sehen also, dass Kauffmanns Theorie in vielen Fällen die einzige Möglichkeit bietet, das schweizerisch-alemannische *i* in unbetonter Silbe ungezwungen zu erklären; in andern Fällen freilich versagt sie, wie er ihr denn überhaupt eine zu weite Ausdehnung gegeben hat.

Die Untersuchungen über diesen Gegenstand halte ich für nichts weniger als abgeschlossen; denn es giebt bei der schwankenden und oft unkorrekten Orthographie der älteren Denkmäler des Zweifelhaften immer noch genug. Ich bin mir daher sehr wohl bewusst, dass obige Auseinandersetzungen grossenteils noch immer problematischer Natur sind, doch mögen sie wenigstens auf das vorhandene Material eines einzelnen Idioms einiges Licht werfen.

2. DIE EINZELNEN VOKALE.

§ 242. In Bezug auf Unbetontheit können wir die Vokale scheiden in wortunbetonte und satzunbetonte. Wortunbetont ist ein Vokal, wenn er nach der herge-

[1] Kffm. § 109 nimmt an, dass *-ung* durch *-ing* verdrängt worden sei, jedoch ist eine solche Suffixvertauschung aus ältern Quellen nicht erweisbar.

Digitized by Google

brachten Betonung eines Wortes in die Senkung fällt[1] (so sind z. B. in dem mhd. *hóffenùnge* die beiden *e* unbetont); satzunbetont, wenn er infolge des logischen Akzentes eines Wortkomplexes in die Senkung fällt (in dem Satze *dərhimlišbláu* „der Himmel ist blau" hat *au* den höchsten Ton, die andern Vokale liegen in der Senkung.[2] Es kann also ein wortbetonter Vokal satzunbetont werden, nie aber umgekehrt. Da nun der Wortakzent ein stabiler, der Satzakzent dagegen ein fortwährend wechselnder ist, so ist es leicht ersichtlich, dass die Reduktion des Vokals in der Satzunbetontheit auf einer weniger vorgerückten Stufe steht, als in der Wortunbetontheit, da sich der Sprechende stets noch den ursprünglichen Laut vergegenwärtigt; es wird also höchstens Verkürzung der Silbe oder nur schwache Affektion des Vokals eintreten. So ist in dem Satze *dərhimlišbláu* die Geminata *mm* von *himml* vereinfacht, in: *sɪ̯šš̯fíerɪ̯* „es ist schon 4 Uhr" das *ǭ* von *šǭ* verkürzt und geöffnet, in: *dərbämišgriən* „der Baum ist grün" das *au* von *baum* zu kurzem *ä* reduziert. In der Satzunbetontheit also wird jede Silbe gekürzt.[3]

Anders verhält es sich mit der Wortunbetontheit; hier, wo der in der Senkung stehende Vokal unter keinen Umständen zu einer betonten Stellung gelangen kann, muss die Reduktion notwendigerweise bedeutend weiter vorgerückt sein, als bei den satzunbetonten Vokalen; und je länger der Vokal schon akzentlos ist, desto mehr nimmt er an Tonfülle ab.

§ 243. Wir können demnach drei Stufen der Reduktion unterscheiden. Die erste (1) ist die unter der Satzunbetontheit: der Vokal oder Diphthong wird noch in seiner Ursprünglichkeit empfunden.[4]

---

[1] Vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 19.

[2] Vgl. Behaghel a. a. O. § 18.

[3] Vgl. Sievers, Phon.[3], S. 196.

[4] Diese Stufe kommt natürlich auch in wortunbetonten Vokalen vor, wofern diese im Bewusstsein des Sprechenden noch die ursprüngliche Qualität bewahrt haben.

Digitized by Google

Die zweite Stufe (2) ist der Reduktionsvokal *ə*, dessen Vertretung im Ahd. und Mhd. meist noch voller Vokal ist.

Die schwächste (3a) ist völliger Schwund des Vokals, meist auf schon ahd. Unbetontheit zurückgehend. Eine Parallelstufe dazu (3b) ist die Erhöhung von *ə* > *i* (Kauffmanns Gesetz).

Es ist also anzunehmen, dass ein reduzierter Vokal, auf welcher Stufe er auch stehe, alle Entwicklungsphasen, wie sie die drei stärkern Stufen aufweisen, durchgemacht habe, z. B. *d* < die : die > *dę̆* (1) > *də* (2) > *d* (3a) oder *dĭ* (3b).

Verfolgen wir nun die einzelnen Vokale nach ihren verschiedenen Abstufungen.

a.

St. 1.

§ 244. *ịsăgnịtt* „ich sage nichts“ < *săg*
blítsăblaɪtər „Blitzableiter“ *ab* < *app*
ăbəmándər „ab-, auseinander“.

St. 2.
a > *ə*.

§ 245. *əlaí* (al eine) „allein“
dəháim (da heim)
dəfǫ́rnə (da vornen) „vorn“
əfáññs „anfangs“[1] s. § 109
əsǫ́[1] (alsō) „so“ s. § 107
dərfɣ́r (dar vür) „dafür“
dərbɣ́ (dar bī) „dabei“
bumbərdíərə „bombardieren“
appərát „Apparat“
líenərt (Lienhart) „Leonhard“
búrkət „Burckhardt“, Familienname
báštər „Bastard“
úfərt (ūfvart) „Himmelfahrt“
bámmərt „Bannwart“
niəməts (erstarrter Genetiv nieman[d]s) „Niemand“

[1] Vgl. Heusl. § 62.

Digitized by Google

dállbə „St. Alban“, ein Stadtquartier; vgl. Karth. 440, 8: *sant Alben*

mǫ́nət (monāt) „Monat“

dáñkəršẹn „dank' gar schön“

únnəmiətig „unanmutig, unangenehm“

mųšgədnuss „Muskatnuss“

bárəblį̄ „parapluie“

bărəsár „par hasard“

mə „man“.

St. 3a.

a > —

§ 246. *drŭff* (darūf)

drinn (darinne)

d < *t* = sant „Sankt“, z. B. *tsədlíənərt* „zu Sankt Leonhard“; *tsədmártĭ* „zu Sankt Martin“; *in dər delsbẹ́tə* „in der Elisabethen(kirche)“

bráfitsī „Paravicíni“, Familienname, mit Akzentverschiebung: Parávicin(i)

špį̆ttl „Spital“

rœtsl (mhd. -sal u. -sel) „Rätsel“

lẹ̄χ „Lörrach“ < **lẹ̄rəχ*, Ort im Wiesenthal

ẹ̄md (āmāt) „Grummet“ < oemāt

s (daz) „das“.

St. 3b.

a > *ĭ*

§ 247. *läptig* (lëbetac) „Lebtag“

frį̆ttig (vrītac) „Freitag“

ẹ̆ppis (ëtewaz) „etwas“.

e

St. 1.

§ 248. Stets kurz und offen:

sĭšəwẹ̆nikklaí „es ist ein wenig klein“ (*ẹ̄* > *ẹ̆*)

rẹ̆dälŭtt „rede auch laut!“ (*rẹ̄d* > *rẹ̆d*)

St. 2.

e (bezw. *ë*, *œ*) > *ə*.

Digitized by Google

§ 249. In den Endungen *-ə(n)* und *ər:*

fattər, maχχə, tsuññə.

ər (ër) *dər* (dër).

Ehemalige Endung *ære:*

sṻttər (sūtære „Schuster") Familienname.

Adjektivendung *-bære:*[1]

'kǫ̈šspər (kostbære) „kostbar".

St. 3a.

e > —

§ 250. *g-, b-, t-* (mhd. ge-, be-, ent-), z. B. *gmaχt, ṗaltə (b'h) fər-t-witšə* etc. s. § 213 ff.

gǫ̣b (gābe) etc.

maχš (machest)

maχt (machet)

gmaχt (gemachet)

ærnšt (ërnest) „Ernst"

diənšt (dienest) „Dienst"

gáblə (gábelè) „Gabel"

ǫ̣́tmə (átemèn) „atmen"

brị̀kkm (briutegome) „Bräutigam"

[donnštĭg] (donerstac). Schon bei Fr. Ryff *donstag*. Diese Form ist wohl nicht lautgesetzlich entstanden, zumal da vor *r* das *e* nicht hätte fallen sollen. Wahrscheinlich haben wir Analogie nach den andern zweisilbigen Bezeichnungen für Wochentage anzunehmen.[2]

ts (mhd. ze)

s (eȝ) „es"

s (des) z. B. in: *umshimmls willə* „um des Himmels willen"

m (dem) z. B. in: *fomm* „von dem", *imm* „in dem".

[1] Schon 1398 finden wir (RQ I, 56, 27) *erber*, dessen *e* in Anbetracht der bei Kffm. § 119, 3 b belegten Form *erbre* a. d. J. 1428 als Reduktionsvokal aufzufassen ist.

[2] Anders Heusl. § 89

Digitized by Google

[St. 3 c.]

§ 251. Eine auffallende Erscheinung ist die Senkung von *e* > *a*, wie wir sie in *labändĭg* (mhd. lëbendec) vorfinden.[1] In Fr. Ryffs Chronik aus der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts treffen wir Schreibung *a* besonders häufig vor *r harnoch* 51, 10, *syderhar* 69, 12 u. ö., *mansparsonen* 74, 42; vor *ch*: *rachtung* 459, 26 u. R. Q. 1, 171, Pamphilus Gengenbach, w. Fl. 35; sogar schon Notker hat *hara* (Graff IV, 694). Weitere Belege bei Weinh. al. Gr. §§ 11. 112.

Es sind wohl hier zwei verschiedene Lautwandelungen auseinanderzuhalten. Auf der einen Seite haben wir unbetontes *e* < *a (labändig)*, eine Erscheinung, die zwar für Basel-Stadt singulär dasteht, deswegen aber nicht weniger Beachtung verdient, da sie ja in andern Sprachen auch begegnet. Man vgl. z. B. östl. litauisch *asù* für das gewöhnliche *esù* „ich bin" franz. *samaine* (Alexius 59a) *as* = *es* (46d) *dramist* (20c) *raneiet* (Eulalia 6) *manatce* (Eul. 8). Deutsch: *lakritze* < liquiritia (s. Kluge etym. Wb.).

Auf der andern Seite scheint sogar betontes *e* vor *r, l, χ* eine *a*-Färbung angenommen zu haben, die zwar in der heutigen Mundart keine Spuren mehr hinterlassen hat.[2] Auch für diese Wandelung hat das Französische Belege: *par* = lat. per, *parchemin* lat. pergamena, *marchand* = mercantem. Burgundisch: *pardre* = frz. perdre, *tarre* = terre, *Piarre* = Pierre.

Doch ist aus diesen vereinzelten Fällen ein bestimmt zu fassendes Lautgesetz kaum mehr herzustellen, da die Regel von mehrfacher Seite Beeinflussungen erlitten zu haben scheint.

St. 3 b.

e > *ĭ*

§ 252. *bĭ-, gĭ-* < be-, ge-: *bĭ'kánnt, gĭbätt.*
-ĭg < -ec *hailig* (heilec)
[*-ĭš*] < -esch *nẓdiš* (s. § 239)

---

[1] Über die Akzentversetzung vgl. Behaghel, Gesch. d. d. Spr. § 19. Diese Form soll übrigens auch in sächsischen Mundarten vorkommen.

[2] Beispiele bei Weinh. a. a. O.

Digitized by Google

im fatter „dem Vater“ (s. § 240, 5)
abĭtsé „das ABC“.

Das *i* in *hę̆rbrigšbœrg* „Herbergsberg“, eine Strasse in Basel, bezeichnet Heusl. (§ 68) wohl mit Recht als einen Rest von Vokalentfaltung, in Anbetracht der in Rechtsquellen (1637) belegten Form *Herberig*.

i

St. 1.

§ 253. Geschlossene Kürze *i̯* vor, offene Kürze *i̯* nach dem Hauptton.

mi̯ fáttər „mein Vater“ (*mi̯* < *mī*)
bi̯gótt „bei Gott“
i̯ há (ich hān) „ich habe“.
Aber: *hánį̆* (hān ich)
ímmi̯s (inbīz) „Mittagessen“.

St. 2.

i > *ə*

§ 254. *nə̊χə* (*nāchhin)[1] „nachher“
abə (*abhin) „hinunter“
-ənə (-inen) Plur. s. § 223
ánnəlĭ (zu Annĭ) „Änncheu“ s. § 223
álləwīl < *alliwīl* „immer“
mər (wir)
mər (mir)
dər (dir)
əm (im) „ihm“[2]
ən (in) „ihn“
ərə (ir) „ihr“ dat. fem.

St. 3a.

i > —

§ 255. *daš* = *das iš* „das ist“
fę̆rgə (zu *verig* „fertig“; also aus **verigen*) „fertigen“
hę̆lgə (heiliger) „Bild“ s. § 110.

---

[1] Vgl. Heusl. S. 75. 76; Kffm. § 108 d mit Litteratur. Diese Ableitung mit *-hin* lässt deutlich erkennen: *tsuəχə* (*zuohin) „hinzu“ mit mittlerem *χ*.

[2] Pl. Br. (82) *sagem* = „sage ihm“.

Digitized by Google

Anmerkung. Im Schwäbischen existiert auch: *sǫfl, wiəfl* „soviel, wieviel“ Kffm. § 119, 3a.

[St. 3b.]

§ 256. Nach obigen Erörterungen (§ 222 ff.) haben wir kein sekundäres aus altem *i* entstandenes ɤ zu erwarten; ahd. ausl. *-i* hat sich zu mhd. *e* abgeschwächt, das in der Mundart abgefallen ist: hirti > hirte > *hi̯rt* etc.; *-ī* hat sich in Kürze erhalten: breitī > *braitɤ* etc.

o

St. 1.

§ 257. Offene Kürze:

fǫ̆básl „von Basel“ *(fǫ̆ < fǭ)*

jǫ̆wǫ̆ll „jawohl!“ *(jǫ̆ < jǭ)*.

St. 2.

o > *ə*

asə (als so) in Ausdrücken wie: *asəwárm, asəniəχtər* „im Zustande der Wärme, der Nüchternheit“

-ər < -or: *dǫ̆ktər* „Doktor“ etc.

jǫ̆kkəb „Jakob“

aíχər (eichorn) „Eichhorn“ ist möglicherweise eine neue Ableitung auf *-ər* (ære)

sólləd̥urn „Solothurn“, vgl. Fr. Ryff 20, 34 *Sollenthurn*

'teǫ̆dərə „St. Theodor“, vgl. Karth. 440, 6 *Theoder*.

St. 3a.

o > —

§ 258. *grällelɤ* (zu koralle) „Glasperlen“

br̥̆kkm (briutegome) „Bräutigam“

santɤhanns „St. Johannes“ Quartier in Basel

mų̆mpfl (munt vol) „Brocken, Bissen“

hampflə (hant vol) „eine Hand voll“.

St. 3b.

o > ɤ

§ 259. *abɤd̥ęk* „Apotheke“

hę̆rtsɤg „Herzog“, Familienname.

Digitized by Google

u

St. 1.

§ 260. Geschlossene Kürze:
ʊ̆sənándər „auseinander“ *(ʊ̆s < ū̆s)*.

St. 2.

u > ə

§ 261. *ə* = „und“ in: *añštəbañ̃* „angst und bange“, *štaiəbai* „Stein und Bein“, *durədur* „durch und durch“, *ainətswantsig* „einundzwanzig“.
də (du) *də'kāš* „du kannst“, *wiə lištə?* „wie liegst du?“
bauələ (boumwulle) „Baumwolle“.

St. 3a.

u > —

§ 262. *aúgšt* „Monat August“
gimisę̄s Famlienname Gemuséus, vgl. Fr. Ryff *Bartlomes* = Bartoloméus.

St. 3b.

u > ĭ

§ 263. *-ig < -ung* (s. § 240, 2).
'kabĭtsínər „Kapuziner“
dišbĭdíərə „disputieren“
gimĭsę̄s „Gemuséus“.

ei (bzw. *ai*)

St. 1.

§ 264. Zusammenziehung in *ä* oder *ą*.
'kämę̆ntš „kein Mensch, keine Seele, Niemand“
ąnəlaí „Einer allein“.

St. 2.

ei > ə[1]

§ 265. *ārbət* „Arbeit“
wǭrət „Wahrheit“
hę̆llštə „Höllstein“, Ort in Basel-Land
blǫtsə „Blotzheim“ (Elsass)
šǫ̆pfə „Schopfheim“ (Baden), vgl. Andr. Ryff 9b *Schopffen*; Fr. Ryff 49 *Sennen* „Sennheim“

[1] Vgl. Kffm. § 110, 3.

Digitized by Google

ə „ein“ [1]
fónnəmə (von eime)

St. 3 a.
ei > —

§ 266. *fǫ̣rtl* „Vorteil“
ūṛtl „Urteil“, vgl. RQ I, 392 (a. 1552) *urthl*
wǫ̣lfl (wohlfeile) „billig“
amə (< *anmə* < *anəmə* [welches noch vorkommt] < an eime)
bḛ̣mə „bei einem“ ebenso.

St. 3 b.
ei > *ĭ*

§ 267. In Basel-Stadt nicht belegbar. Doch vgl. Obw. *arbit* (Id. I, 422), *almid* (Id. I, 190).

ou (bezw. *ọu*)
St. 1.

§ 268. Zusammenziehung zu *ä*, ein Beweis für die helle Aussprache des *a*:
iwillgläbgǫ́ „ich will — glaub' (ich) — gehn“
dərblähúəštə „der blaue (Keuch-) Husten“
pfrämíllər „die Frau Müller“.

St. 2.
ou > *ə*

§ 269. *júmpfərə* (junc vrouwe) „Jungfrau“
gnǫ́bləχ (klobelouch) „Knoblauch“
šnittləχ „Schnittlauch“.

St. 3 a.
ou > —

fehlt.

St. 3 b.
ou > *ĭ*

§ 270 fehlt BsSt. Aus anderen Dialekten:
turgĭ „Thurgau“
χlekkĭ „Klettgau“ (Id. II, 40).

[1] Vgl. Kffm. 103, 2.

Digitized by Google

ie

St. 1.

§ 271. Reduktion zu *ę̆*:
ĭgrę̆gdišó „ich kriege dich schon“
bę̆dišt „Pietist“.

St. 2.
ie > *ə*

kommt nicht vor.

St. 3a.
ie > —

§ 272. *d* (die): *tnāsə* „die Nase“.

St. 3b.
ie > *ĭ*

fehlt.

uo (bezw. *ue*)
St. 1.

§ 273. Der Diphthong wird zu *ǫ̈* vereinfacht:
tsǫmərúffə „zu mir herauf“
dǫmeriññəbǽrg „Dumeringer-Berg“

St. 2.
uo > *ə*

§ 274. *häntšə* (hentschuoch) „Handschuh“
jetsə (iezuo) „jetzt“
BsLd. *fi̯ŕtəχ* (vürtuoch) „Schürze“.

St. 3a, b

sind nicht zu belegen.

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

14May'57PW
REC'D LD
APR 30 1957
AUG 01 1989
AUTO DISC CIRC
JAN 11 '94

LD 21–100m-6,'56
(B9311s10)476

General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

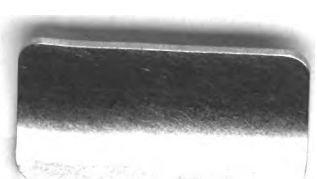
YC 52707

M880

U.C. BERKELEY LIBRARIES

C005563013

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY



Digitized by Google